



Format Casier

Journal Saussuractif

2006



Comité de rédaction:

Lauriane Dietschi
Alain Froidevaux
Adrien Michel
Malika Michel
Kaya Pawlowska
André Rossier
Marie-Claude Sawerschel
Aurélie Seguin
Simon Senn
Joakim Tutt
Céline Witschard

Maquette et mise en page:

Xavier Cosandey
Lauriane Dietschi
Aurélie Seguin
Simon Senn

Couverture:

Gention Cenko

Avec nos remerciements à la 3AC.OS2, élèves de Marc Jurt qui ont réalisé la plupart des illustrations, à Vincent Zaugg, enseignant à l'EAA pour son aide, ses conseils et son soutien pendant la mise en page, à Jean-Bernard Roux pour l'installation d'*InDesign* et sa collaboration indéfectible au scanner.

Le corps

En hommage à Marc Jurt

Edito

Page 7

Le corps

Point de départ

Page 8

Le corps est trompeur

Penser/Classer 1

Pages 10 à 53

Suis-je un corps ou ai-je un corps?

Le duel

Notes sur le corps perdu

Avant-Après

Les ongles de Madame

Volante

Chirurgie

Expérimentation

Notre planète, ce corps que nous habitons

Des Invalides à Denfert

Prise de tête

Décorps

Histoire d'O

Le bout d'une vie

A corps perdu

La parole est à elle

Pages 54 à 62

Le corps à l'épreuve du temps

Penser/Classer 2

Pages 64 à 105

Corps...

Les corps de Galois

En résonance

Clin d'œil

Symptômes

Ce corps

Mon corps, mon jumeau et moi

Voyage d'une fumée

Première fois

La victime

Le corps supplicié

Elle tourne

Le corps de l'athlète

Anorexie

Lien vital

Nous les poils

Le monde du nombril

Liens

Page 106 à 108

Appel au lecteur

Le corps

André Rossier

S'asseoir au bord de son corps, les pas perdus dans l'espace et le regard rétrospectif.

Avoir un corps.

Et condenser en un instant tout ce qu'il a enregistré:

La caresse molle d'une algue sur le mollet gauche et la brûlure du sel dans l'arrière-gorge; l'odeur transparente de la montagne au parfum de l'herbe fraîche qui vient d'être coupée; la démangeaison qu'a laissée sur la cuisse la visite d'un moustique; le feu du désinfectant sur la peau râpée dans une chute; le glissement d'une larme de sueur le long des côtes sous une chemise froissée, debout dans une foule en été; la moiteur du lit un jour de fièvre, quand le temps est ailleurs; la séduction du vent tiède; la violence d'un baiser; une peau qui effleure une peau; la fraîcheur suffocante d'un lac à la fin du printemps; le miel d'un abricot trop mûr qui coule entre les doigts; les pommettes endolories d'avoir trop ri; la rougeur des mains dans la neige; un hurlement qui déchire la trachée; des vésicules à la surface de l'épiderme, traces de la morsure d'une ortie; un frisson émouvant sous un simple regard; la torture d'une rage de dents.

Avoir un corps. Sentir son corps. Vivre. Jouir de son corps et l'aimer.

Vivre son corps et le connaître, avec ses viscères, ses courbes, ses articulations, ses poils, son foie. Ses yeux, ses rotules, ses molécules, ses rides, ses fluides. Son cœur. Sa souplesse, ses tendons, son sang, ses ongles. Sa force, sa langue, son sexe, son nombril. Ses grains de beauté. Connaître son corps et l'habiter.

Habiter son corps, l'investir et le défier. Le transformer:

Le tatouer, le percer, le raser, le muscler; l'opérer, le travestir. Le scarifier, l'exciser; le maquiller; le circoncire. Le vêtir. Le coloniser pour se singulariser ou pour se conformer. Métamorphoser son corps pour dire son être. Avoir un corps et l'être. Être son corps. Se respecter.

S'asseoir au bord de son corps. Prendre le temps de l'interroger, de le penser. Penser son corps. Penser le corps. Donner du corps à ses idées.

Les pas perdus dans l'espace et le regard maintenant prospectif, se laisser surprendre par les images et par les mots.

Au nom du comité de rédaction et de tous les auteurs, excellente lecture!

Le corps est trompeur

Cédric Bocquet

Le corps nous différencie les uns des autres.

Le corps extérieur, l'enveloppe, avec ses multiples et infinis visages,

Le corps intérieur, l'être, avec ses nombreuses personnalités.

Ces deux parties peuvent s'accorder, se détester, s'unir, se séparer ou former un tout.

L'enveloppe extérieure repousse,

L'être intérieur accueille

ou le contraire

L'enveloppe extérieure est claire,

L'être intérieur est noir

ou le contraire

L'enveloppe extérieure est paralysée,

L'être intérieur est actif

ou le contraire

L'enveloppe extérieure est en vie,

L'être intérieur est mort

L'enveloppe extérieure est douce,

L'être intérieur est doux

L'enveloppe extérieure est calme,

L'être intérieur est calme

Le regard peut être trompé par le corps, qui parfois cache un secret bien gardé

par l'enveloppe,

ou dévoile sa véritable identité.

Le corps nous tend un piège, où nous

tombons,

sans nous en rendre vraiment compte.

L'enveloppe extérieure montre la réalité,

L'être intérieur ment

ou le contraire

Un corps

Une tête

Qui commande?

Suis-je un corps ou ai-je un corps?

Tatiana Bednarkiewicz

1,63 m, 55 kg, 85B, cheveux châtain, yeux bruns, le nez un peu trop retroussé, quelques grains de beauté bien placés et de petits pieds, ma foi, charmants; je suis apparence.

Une odeur de café et de pain grillé chatouille mes narines, les cris de colère de ma mère résonnent dans mes oreilles, un petit vent printanier me caresse la peau et l'image du bus qui part sans moi s'évanouit au bout de la rue; je suis perception.

Un appétit vorace, un faible pour les petits plats mijotés, le sommeil d'un marin arrivé à bon port après trois jours de tempête et une soif inextinguible des plaisirs de la chair; je suis jouissance.

Je suis un être matériel, molécules agitées d'un mouvement qui leur est propre, stock de cellules dont la vie dépend d'un apport régulier d'eau; je suis un réseau de connections nerveuses orchestrées par de savants dosages de dopamine et d'adrénaline.

Je suis programmée pour assouvir mes besoins vitaux : manger, boire, dormir, me reproduire. Un corps voué à disparaître en ne laissant que quelques grammes de minéraux, récupérés par de mauvaises

herbes, ou au mieux par un chêne majestueux.

Mais dans quelle cellule, au niveau de quelle connection nerveuse vais-je situer ma soif de justice, ma fringale de poésie, mon appétit de liberté, ma jouissance de connaître, mon besoin de partage? Dans quelle parcelle de ce corps se nichent mon sens du bien et du mal, ma conscience des autres et toutes les aspirations que je ne vous dévoilerai pas?

En effet, je ne suis pas un zombie, un somnambule en expédition dans la cuisine; je choisis mon chemin, je raisonne, je disserte, je m'émeus et m'insurge! Ma conscience est le maître de ce corps, dirige ses actes et son destin.

Pourtant cet esprit qui revendique son indépendance est soumis à son enveloppe physique. Je suis donc un estomac qui gargouille pendant le cours de philo, une conscience qui perd l'appétit dans ses accès de révolte; rejetant la tentation de St-Antoine tout comme le renoncement de Bouddha, je suis un corps et un esprit, amis et ennemis, colocataires du même moi.

Le duel

Aline Périat

Corps, esprit, esprit, corps...
Mon corps est si fragile, mon esprit si fort
Mon corps est si las, mon esprit si vif
Cette chair est un fardeau
Pour un esprit avide de liberté

Les gens me regardent, me jugent,
Ont pitié de ma carcasse
L'esprit bouillonnant à l'intérieur
Est invisible à leurs yeux

Ce corps n'est pas le reflet de mon âme
Ce corps est un leurre
Oh! Maudit corps! Que t'ai-je fait?
Toi qui m'as fait vibrer, frissonner, m'embraser

Je ne rêve que de partir, de m'échapper, de m'envoler
Ta déchéance me prive de liberté
Mais notre union est indissoluble



Notes sur le corps perdu

Jean-Michel Olivier

1. Mon premier est un corps de légende. Le corps rêvé, à deux, par mes parents. Un corps double, déjà, et tissé de désirs contradictoires. Pas de visage, encore, ni de nom propre. Mais la rencontre de deux rivières qui, un beau jour, ont mélangé leurs eaux. Rien de visible, encore, dans ce petit embryon virtuel qui porte en soi tous les espoirs du monde, les angoisses et les rêves, la vie et la mort. Mais, bien sûr, le programme à venir est inscrit dans les gènes, comme un passeport : un *sauf-conduit* pour des destinations futures.

2. "En ces temps-là, écrit Platon dans *Le Banquet*, les êtres humains avaient quatre bras, des jambes en nombre égal, deux visages, les parties honteuses en double, tout le reste à l'avenant. [...] Zeus, pour mettre un terme à leur indiscipline, les coupa en deux comme on tranche les fruits pour en faire des conserves, ou encore comme on divise un œuf dur avec un crin."

3. Mon premier est un corps idéal : des jambes déliées, des bras solides,

un visage d'ange, les yeux bleus de son père, le nez droit de sa mère (et la culotte de son grand frère, dirait Gotlib). Il a des proportions parfaites. Un chef-d'œuvre esthétique, en quelque sorte. Mais pas encore de sexe.

4. Pendant des millénaires, on n'a rien su de la magie de la gravidité. L'ignorance, aujourd'hui, n'est plus de mise : grâce à l'échographie, on peut suivre en temps réel et en cinémascope l'histoire du petit bouillon, le mesurer, l'ausculter, déceler d'éventuelles maladies ou des malformations congénitales. On peut même l'opérer *in utero* sans qu'il s'en aperçoive.

5. Bien à l'abri dans la grotte maternelle, il ou elle n'est jamais seul(e). Son corps est *inclus* dans un corps plus vaste qui le nourrit et le contient. Il pousse à l'abri des regards indiscrets, bien au chaud, en toute sécurité, mais il grandit déjà sous surveillance. *Big Mother is watching You*. Il a déjà son dossier médical, sa fiche magnétique d'assurance, sa

chambre réservée à la Maternité.

6. Pour les Grecs, comme pour les Romains, le corps idéal est celui du *soldat*: incarnation de la virilité accomplie et de la fonction sociale la plus noble. Au Moyen Âge, c'est le *chevalier* au corps dissimulé par une armure, toujours au service des plus faibles, et lié à son Roi par une fidélité indéfectible. Et aujourd'hui? L'idéal masculin serait un composé d'acteur (Johnny Depp) et de chanteur de charme (Robbie Williams). Quant à l'idéal féminin, c'est un mélange de *top model* (Gisèle Bündchen) et de chanteuse sexy (Shakira, Britney Spears).

7. Après neuf mois de réclusion dans la grotte maternelle, voilà le petit d'homme enfin admis à voir le jour! En même temps qu'il ouvre pour la première fois les yeux, les autres voient son corps. Il cesse d'être une image, un fantasme, un désir inconscient. Il est là, couché sur le sein de sa mère, et il n'est pas quelqu'un d'autre. Il n'est plus inclus dans le corps d'un autre, mais exclu du Jardin d'Eden.

8. À peine né, on le toise, on le pèse, on l'ausculte, on l'évalonne, on examine la souplesse de ses membres, on mesure le diamètre de

son crâne. Le premier test qu'il doit passer, c'est l'épreuve du *grabbing*: il doit être capable de refermer sa main sur le doigt du pédiatre. Il doit d'emblée montrer son désir de s'accrocher à la vie.

9. Son premier mot d'ordre philosophique: *Je pince, donc je suis*.

10. On ne le dira jamais trop: le nom (et le prénom) que je porte aura toujours été celui d'un autre. Il existe avant moi et sans moi. C'est le prénom d'un enfant mort (Ramuz avaient deux frères aînés, Charles et Ferdinand, qui moururent en bas âge), d'une tante d'Amérique ou d'un grand-père fou, d'un ami de maman ou d'une vedette de cinéma (combien de Brad, de Jennifer, de Monica dans les années 2000?). Dans tous les cas, c'est le nom étranger qu'on colle sur mon corps. L'étiquette. Le signe distinctif. Qui m'aura précédé et qui attestera que j'ai vécu. Un nom étrange qu'il faudra accepter d'abord, puis ensuite reconnaître (comme on reconnaît une dette). Ce nom étrange qu'il faudra honorer, sa vie durant, sous peine d'être exclu du clan familial, et de perdre son identité.

11. Un nom. Un corps. Sa vie durant, il faudra négocier avec ces énigmes

insondables, qui sont données une fois pour toutes, à la naissance. Je suis ce nom. Je suis ce corps. Pourquoi ne m'appelé-je pas Jordi, ou Aragon, ou Franz Schubert, ou Félix Unglück? Et pourquoi ne suis-je pas petit, large d'épaules, roux aux yeux bleus, poilu et ventriloque?

12. Vous me direz qu'on peut changer de nom. C'est compliqué, mais c'est possible. Vous me direz aussi qu'il y a des pseudonymes (Stendhal, Cendrars, Molière, etc.), et que Julien Gracq, dans tous les cas, sonne mieux que Julien Poirier, par exemple. C'est vrai. Vous me direz également qu'il est possible aujourd'hui de modifier son corps selon ses moindres caprices. Rien de plus facile, en effet, qu'une petite liposuction, une rhinoplastie, un limage des dents, une greffe de cheveux, un *lifting* du visage, etc. Nous sommes les premiers, sans doute, dans l'histoire de l'humanité, à pouvoir *remodeler* notre corps à loisir, au point d'en faire, à jamais, un corps méconnaissable même pour ceux qui nous connaissent le mieux.

13. "Le charme, le seul vrai charme, est épidermique: qui songe à louer le squelette de sa Dulcinée?" Julien Gracq.

14. Si, au départ de la vie, le monde apparaît à l'enfant comme le prolongement indifférencié de son corps, la conscience de soi naît à partir de la frontière qu'il trace entre lui et le monde extérieur. Vers l'âge de trois ans, quand il dessine, la première image qu'il donne de lui-même est une boucle fermée qui partage un dedans d'un dehors. Inscrivant dans cet enclos corporel les yeux et la bouche, greffant des membres filamenteux, il fixe, dans la fascination du vis-à-vis, l'image d'un *moi* qui se découvre – comme un *autre*.

15. Hippocrate, le plus célèbre médecin de la Grèce antique, n'a jamais ouvert de cadavre, ni laissé aucun traité sur ce sujet. Et jusqu'au 13^e siècle, le corps humain n'est qu'une surface. Il faut que Frédéric II de Germanie rende une ordonnance en vertu de laquelle il est défendu d'exercer la médecine sans avoir étudié au préalable pendant un an l'anatomie sur des corps humains. Deux excommunications papales, lancées contre l'auteur de cet édit, ne suffisent pas à refermer les cadavres. Dès lors, le corps est étudié non seulement comme une surface, mais aussi comme une profondeur.

16. "J'ai disséqué plus de dix corps humains, écrit Léonard de Vinci dans ses *Carnets*. Fouillant chacun des membres, écartant les plus infimes parties de chair [...] Si tu es passionné par ce sujet, tu peux être retenu par une répugnance naturelle ou, si elle ne te retient pas, tu peux redouter de passer la nuit en compagnie de cadavres découpés, écorchés, horribles à voir. Si cela ne te rebute toujours pas, peut-être ne possèdes-tu pas le talent de dessinateur indispensable à cette science."

17. En coupant le corps en morceaux, la dissection met un terme au principe d'unité que sous-tend la notion d'*individu* (qui signifie "corps indivisible"). Aussi, jusqu'au 17^e siècle, les dépouilles offertes aux anatomistes sont celles des condamnés à mort. La dissection, pratiquée à huis clos, est entourée d'opprobre. À la fin du siècle, la tendance s'inverse: la dissection devient un spectacle à la mode. Dans *Le Malade imaginaire*, Molière ironise: "Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses, mais donner une dissection est quelque chose de plus galant."

18. Où est mon corps d'enfant? Mon dernier cheveu blond? Le

corps choyé par mes parents n'existe plus. Un autre a pris sa place, que personne n'a reconnu, mais qu'il faut accepter, parce qu'on n'a pas le choix, et puis un autre encore. Tout ce qui reste de ce corps primitif, ce sont des cicatrices fermées sur un secret. Les genoux si souvent éraflés qu'ils ressemblent à des champs de bataille. Le dos brûlé par le lait écumant que mon grand-père, dans sa nuit primordiale, a renversé sur moi, un dimanche de printemps. Le coude creusé par la chute d'un vélo lancé à toute allure sur un chemin de pierres, etc.

19. Nous sommes des poupées russes. À chaque étape de notre vie, un nouveau corps vient remplacer le précédent, l'enveloppant d'une nouvelle peau, qui ne tombe pas, et reste intacte avant d'être recouverte à son tour. Au centre du dispositif, il y a un corps d'enfant, minuscule, effaré, immobile, qui regarde avec un sourire ces corps effacés par le temps, et qui ne parle pas.

20. Un jour, dans un accès de fureur éthylique, un collègue lança sur moi une assiette qui faillit me tuer. Mon front dégoulinait. Ma belle chemise de lin était tachée de rouge. Après le vin partagé en commun, dans la douceur de la nuit (une vraie

Comédie d'été à la Shakespeare), je goûtais au vrai sang du sacrifice. Sans poser de questions, les médecins de l'hôpital recousirent la blessure avec du fil invisible et une aiguille. La boutonnière existe encore. Je ne la sens jamais. Certains soirs, quand le froid est trop vif, elle se teinte de rouge, pour que je ne l'oublie pas.

21. Je n'ai plus, aujourd'hui, le visage que ma mère m'a connu. Quelques photos anciennes, toujours les mêmes, toujours en noir et blanc, attestent pourtant que ce visage a existé. Qu'il a été le mien. Un visage d'ange (ou de démon) qui sourit tout le temps. Puis c'est la page blanche: une année de silence. Après, l'enfant n'est plus le même. Son visage a changé. Le beau sourire est devenu grimace. L'enfant avait dix ans. Les chemins de montagne étaient gelés. Zigzagant entre les congères, la voiture a quitté la route, dévalé un talus, s'est écrasée contre un sapin. L'enfant assis à côté de son père a traversé le pare-brise. Il est resté enseveli des heures sous la neige. On l'a tiré de là, on a ôté le verre de ses yeux, soigné les plaies de son visage. À l'hôpital, emmaillotté comme une momie, il est resté dix jours sans bouger, sans parler. Quand on lui a retiré ses pansements, sa mère ne l'a pas reconnu. Dans l'album de famille,

après la bourrasque de neige, les photos sont maintenant en couleur.

22. Le corps est le premier jouet, la première source de douleur et de plaisir. Tout s'y inscrit en palimpseste. À cet égard, c'est le modèle des relations que l'on entretiendra avec autrui. Si j'aime mon corps, si je le soigne et le vénère (comme la publicité m'y enjoint constamment), je serai plus sensible au corps de l'autre, à ses défauts, à ses métamorphoses, à son vieillissement.

23. Comme il est le premier instrument de plaisir, le corps est aussi la première œuvre d'art. Tout porte à croire que l'homme (et donc la femme!) a pris sa propre peau comme support originel de son image. Regardez les Dogons, les Papous, les Incas, les Massäi. Regardez Pamela Anderson. Regardez Marilyn Manson. Le maquillage – comme le tatouage – constitue la forme la plus ancienne de métamorphose corporelle. Grâce à elle, on sépare, d'emblée, le corps biologique et le corps culturel.

24. Combien de temps sépare un grain de peau d'un grain de sable?

Avant-Après

Aude Baer

Ce soir, elle redevient elle-même.
Son reflet d'aujourd'hui se modifie, s'efface
Et laisse place à un naturel qui la gêne.
Après avoir désincrusted sa superficialité,
Elle se voit dans le miroir ;
Renvoi d'une nouvelle image.
Plus de masque,
Plus de cache-cache.
Son visage semble nu,
Redevenu lui, après avoir été autre.
Inconnu et connu.
Elle n'est plus qu'elle,
Rien qu'elle.
Naturelle, belle, mortelle.

Les ongles de Madame

Sandra da Palma

Deux mains, deux pieds, en tout, vingt ongles. Voici ce dont nous disposons à chaque extrémité de nos doigts. Une lame cornée, transparente et légèrement blanche au bout.

Il existe différentes formes ou courbures, différentes longueurs et même différentes couleurs d'ongles. Ovale ou plutôt carrés, longs ou plus courts, rongés ou vernis, une variété de choix s'impose face à l'entretien d'une partie de notre corps pourtant inerte.

Toutefois, elle a du caractère. Quand la furie éclate, d'un réflexe vif et féroce, les ongles jaillissent follement pour détruire ou griffer l'importun. Ils revivent alors et, par une égratignure, voire une plaie, laissent une trace de leur passage. Les ongles, eux, sont insensibles et pourtant, d'un geste raffiné, les coquettes aiment à les revêtir d'une couche.

Du bleu pour l'extravagance, du rouge pour le glamour, du noir pour le glauque, du transparent pour la discrétion... Chaque couleur a sa raison d'être. Les ongles reflètent la beauté, l'élégance et l'éclat, une subtile arme de séduction... Alors Mesdames, ne le sous-estimez pas!

Car quoi qu'on veuille, les ongles sont toujours visibles. C'est pourquoi il vaut mieux en prendre soin, et chacune a sa méthode.

Il y a la lime pour certaines, afin de leur offrir une courbure et une parure des plus belles, et pour d'autres, il y a la technique radicale, le coupe-ongles qui, pratique et d'un clic!, redonne à l'ongle son côté esthétique ou excentrique.

Ils demandent donc beaucoup de soin, un soin souvent dévoré par leur pire ennemi: la dent! Lorsque les nerfs explosent, que le cœur palpite, que le stress paralyse, un mouvement se fait, automatique, celui de porter vivement sa main à sa bouche et d'un coup de dent violent et injustifié, de ronger et de détruire cette innocente petite lune nacrée qui, après coup, gardera les traces de l'agression.

Quelle frustration! Tant d'heures de travail, d'entretien, d'attente à les voir pousser, gâchées en quelques secondes!

Point de lamentation! Car les ongles repoussent toujours...

Dame Nature, merci!

LE CORPS ,expression, PASSER SUR LE CORPS DE QQN



Volante

Delio Fiore Donno

- Papa! Papa! Regarde! dit l'enfant en tirant sur le doigt de son père qu'il agrippe de toute sa main. La tête levée vers le ciel et les yeux écarquillés, il montre quelque chose du doigt. La grimace de son visage exprime toute sa surprise:

- T'as vu? T'as vu? Là! Et le père, levant la tête vers ce ciel lumineux et clair de printemps, suit des mêmes grands yeux que son fils une silhouette qui saute d'un nuage dépassant la cime du plus haut des arbres qui bordent le chemin.

Ses longs cheveux ondulent derrière elle, comme une cascade de soie, et reflètent les rayons de soleil venus à leur rencontre, n'ayant pas le temps de les accueillir. Ils sont effectivement très occupés car elle se déplace rapidement et il leur est difficile de la suivre. Sa robe se débrouille mieux, elle, prenant le temps de s'amuser avec le vent qu'elle croise sur son chemin. Complice, il la soulève et lui fait adopter de jolies formes, la gonflant ici, la collant là contre les deux longues jambes qu'elle accompagne.

Elle s'amuse beaucoup, ce que révèle sa couleur rouge flamboyante. Les bras de la fille, eux, ne pensent pas du tout à s'amuser! Ils doivent être efficaces et précis dans leurs mouvements. Ils se glissent dans les trous d'air pour avancer et profitent des montées d'air chaud pour grimper en s'y appuyant. De loin, on les voit bouger dans tous les sens comme s'ils dansaient sur un air inaudible, alors qu'en fait ils sont en train de décider de l'avenir du corps tout entier! Ses pieds sont censés assister ses bras dans leur tâche complexe, mais on ne peut faire confiance à des pieds volants: eux qui sont toujours sur le bitume à supporter le poids des autres, de là-haut ils ont enfin la paix et un large panorama! La fille rit, le vent lui caressant les joues et ses yeux admirant la terre d'entre les nuages, mais cela fait sauter sa poitrine. Si elle se manifeste de cette manière, ce n'est pas tant pour se faire remarquer, car de toute façon, il n'est pas dans sa nature d'être discrète, mais pour demander du calme. Elle est effectivement

tout occupée à juger des atouts de ses concurrentes depuis cette position stratégique en contre-plongée.

Depuis le chemin de terre où le petit et son père se sont arrêtés, on retient son souffle. L'enfant, malgré son jeune âge, est déjà sensible à l'harmonie que la fille dégage. Il en est d'ailleurs si impressionné, qu'il ressent, quelque part entre les côtes, une étrange impression de crainte. Il agrippe le doigt de son père et lorsqu'elle disparaît de sa vue, il s'exclame :

- Je ne la vois plus!
- Eh oui! Elle s'est posée sur le nuage, alors tu ne la vois plus!
- Sur le nuage? demande-t-il, perdu dans ces nouveaux sentiments qui le submergent.
- Oui, sur ce gros nuage pour le moment, mais peut-être que plus tard elle s'envolera vers un autre...

- 22 On ne sait jamais quand elles décident de s'arrêter ou de s'envoler. Alors le petit fixe la grande forme blanche et gonflée du nuage tandis que son père laisse aller son regard dans le bleu du ciel, avec un vague sourire aux lèvres:
- La seule chose dont tu peux être sûr, c'est que si tu mérites un jour une pause aux yeux d'une femme volante, tu ne risqueras pas de l'oublier!

Chirurgie

Kaya Pawłowska

Crevez-moi les yeux !

Le matin, au petit-déjeuner, un bol de céréales avec du lait et des fruits.

Tranchez-moi le menton !

A midi, un repas léger, du poisson et des pommes de terre.

Taillez-moi le ventre !

Le soir, un yaourt et une salade.

Brûlez-moi les mollets !

La nuit, chocolat.

Dépouillez-moi. Que le silence m’envahisse.

Et me coule douce dans votre moule lisse.

Que je disparaisse docile, en vos habiles machines.

Qu’elles fassent de ma détresse une île sous-marine.

23

Quand les Grands Ciseaux du divin Saint Laurent, martyr de la mort,
scinderont la dernière cellule du dernier pli ;
lorsque Loréal-le-Tout-Puissant placera enfin un estomac de cochon
tout neuf entre mes branchies de poisson et mes boyaux de singe,
alors les zéros de Sveltesse-la-bénie m’étireront une peau synthétique
comme du film alimentaire sur tout ce barda.

Et je serai guérie
de ne plus être moi.

Expérimentation

Julie Golbery

Expérience 4833, à l'institut médico-légal, laboratoire numéro delta 13.

L'expérimentation consiste à déterminer l'effet d'un maïs transgénique sur le fonctionnement du corps humain.

Le chercheur fait ingérer au cobaye un épi du maïs transgénique.

Celui-ci l'ingurgite sans difficulté.

On note que la tension du patient s'élève très rapidement. Soudain, lors d'un éternuement, sa langue se décroche et va se coller au mur, ses narines restent dans son mouchoir, ses bras tombent, ses yeux sortent de leurs orbites et vont rouler sur le sol, ses testicules chutent sur la moquette, sa peau part en lambeau.

Et si l'on observe les dégâts sur l'intérieur du corps, on constate que le sang coagule, que ses poumons se remplissent d'eau, que son estomac se rétracte. Le cobaye défèque son pancréas, son foie sécrète dans le corps une quantité anormalement importante de bile, ses os fondent, son cerveau se rétrécit et prend la forme d'une petite boule de la taille d'un œuf. C'est tout ce qui reste du

corps de ce cobaye.

Une fois l'expérience terminée, on fait entrer le cobaye numéro deux.

Expérience 4834, à l'institut médico-légal, laboratoire numéro delta 13.

Le chercheur fait ingérer au cobaye numéro deux ce qui reste du précédent corps...



Notre planète, ce corps que nous habitons

Jean-Marie Borel

Pensées itinérantes, aventureuses, voire hasardeuses

Une réflexion sur le corps me semble pouvoir être un bon prétexte pour s'interroger différemment sur sa propre discipline d'étude et d'enseignement, pour en bousculer certaines frontières. Le texte qui suit se présentera donc, de manière assez courtoise je l'espère, comme une sorte de chemin printanier parsemé de pensées sur les liens éventuels entre notre rapport au corps et notre rapport à la planète. Après les présentations, il se peut que les choses se gâtent. Plusieurs dessins d'élèves accompagnent le texte: ils ne l'illustrent pas nécessairement, le complètent sans doute ou nous invitent vers d'autres chemins en proposant parfois une sorte de "titre miroir": ce corps, cette autre planète que nous habitons.

Les questions n'ont pas forcément de réponses et l'itinéraire pas forcément de fin(s). Il peut commencer

par une route rapide à double voie en s'intéressant aux analogies pertinentes ou non entre notre corps et notre planète. Mon propos ne sera pas ici de rechercher les liens entre la maladie de Parkinson et les tremblements de terre, ce ne serait pas très pertinent, bien qu'assez original. Moins originale, une étude des liens entre la fumée exhalée par les narines des automobiles et les taches suspectes sur les alvéoles encartées de la forêt amazonienne semblerait a priori plus sérieuse. Donc pas de transamazoniennes tracées à la tronçonneuse mais des pistes de réflexion sans tracé planifié. Commençons notre bonhomme de chemin, appelons-le le "guide virtuel", qui nous emmène devant un premier panneau de signalisation.



Planète Terre: bilan de santé, voici

un titre typique de dossier de revue mensuelle de vulgarisation scientifique, non? Ce premier thème me semble en tout cas révélateur de ce qui est véhiculé dans le grand public, c'est-à-dire les citoyens moyens: une prise de conscience, intéressante, accompagnée de quelque chose que je qualifierai d'une erreur de... perspective.

La prise de conscience, essentielle mais qui prend forme seulement lorsque déséquilibre dangereux avéré il y a, lorsque la maladie guette ou qu'elle est déjà là, me semble pouvoir être brièvement exprimée ainsi: nous n'avons qu'une seule planète, avec une atmosphère unique et sans frontières qui la recouvre, tout comme nous n'avons en tant qu'humain qu'un corps pour la vie. Cela fait partie des choses simples, si évidentes que nous les oublions aisément. L'analogie entre les manières de résoudre les problèmes de santé humaine et de "santé écologique", et les questions qui vont avec, nous ouvre alors les bras. Nous attaquons-nous à la maladie elle-même ou aux symptômes seulement? A quel type de médecine croyons-nous? Laquelle prédomine aujourd'hui?

Un parallèle intéressant, bien que sans doute extrême et extrême-

ment douteux, me semble illustrer ces questions. D'un côté, des progrès récents dans la technique du clonage font que l'on peut imaginer bientôt – certains l'ont fait – investir dans un corps ou un ensemble d'organes de rechange que chacun pourrait avoir, dans une banque spécialisée par exemple, en plus de son corps premier. D'un autre côté, des études sur le *terraforming*, ou terraformation (génie planétaire), envisagent de rendre à long terme une autre planète, en l'occurrence Mars, habitable, en modifiant son atmosphère afin qu'elle devienne respirable pour les êtres humains. A l'échelle microscopique et de quelques décennies, le génie génétique pourrait donc nous promettre "un bon bout de clone et ça repart" tandis qu'à l'échelle astronomique et de quelques siècles, le slogan pourrait être "un bout de Mars et ça repart". Exploitez votre corps et votre planète, pas de problèmes! Ayez confiance, nous avons les solutions: les corps de rechange. Question corrélative: en quoi l'humain est-il le plus doué et efficace, l'exploitation des corps ou celle de la planète? Le pillage des ressources, ou le commerce des organes?

Est illustrée à travers l'analogie précédente une erreur qui me semble accompagner assez fréquemment



les prises de conscience dans nos sociétés: la recherche d'une solution pensée dans les mêmes termes que le problème avec le même regard. L'erreur me semble être de répéter une erreur de perspective, de garder le même mauvais angle de vue, de ne pas régler son objectif et de rester dépendant des mêmes croyances, comme par exemple la croyance en une science toute puissante. Le bénéfice de la prise de conscience du problème, du déséquilibre, est bien vite gommé par le type de solutions proposées. A-t-on affaire à une "demi-prise" de conscience, à une prise de "demi-conscience"? Pourrait-on aller jusqu'à dire que de la prise de conscience, il ne reste que l'emprise des sciences? Pourtant, c'est grâce aux sciences qu'ont lieu certaines prises de conscience. Du moins je pense. Donc je poursuis.



Le second panneau de signalisation n'est pas forcément compréhensible au premier abord: Terre, la "planète-corps". Pas tout à fait perdu, je pose au guide virtuel la question suivante:

la Terre aurait-elle les caractéristiques d'un corps vivant? Se voulant rassurant, le guide devient très sérieux et explique:

Le premier être humain à en émettre très sérieusement l'idée était écossais, chimiste, géologue et se nommait James Hutton (1726-1797). Lors d'un discours tenu à la Royal Society d'Edimbourg en 1788, il compara la Terre à un "corps animal". Les recherches de ce naturaliste influencèrent d'autres naturalistes¹ et non des moindres, comme Lamarck², qui lui-même eut une influence sur Charles Darwin (1809-1882).

Un autre personnage a eu un rôle essentiel dans l'étude de cette question, il s'agit de Wladimir Vernadsky³ (1863-1945), naturaliste russe auteur de *La Biosphère* (1926 en russe, première édition française en 1929), inventeur du concept moderne de *biosphère*⁴ et donc indirectement de l'écologie globale. Grâce à ses recherches en *biogéochimie*⁵, il s'est intéressé à faire ressortir l'unité de la nature et a apporté un nouveau regard global sur la planète. Avec lui, on pourrait dire que la planète fait corps.

Enfin, l'autre personnage que l'on ne peut pas ne pas citer est James Lovelock⁶. La proposition qu'il a émise, très contestée par la communauté scientifique et particulièrement par les biologistes moléculaires, se retrouve dans le titre de son ouvrage: *L'hypothèse Gaïa*, avec comme sous-titre *La Terre est un être vivant*. Comme Hutton et Lamarck, Lovelock voit la Terre et la vie qu'elle porte comme un système qui peut réguler sa température afin de la maintenir favorable à l'existence des êtres vivants. Avec lui, on peut parler d'une espèce de science de la globalité. Evidemment, si la Terre est un être vivant, il serait plutôt de l'espèce animale et l'erreur serait de le personifier, comme il est tentant de le faire avec la nature parfois. L'exemple classique est celui de la nature qui se venge de l'humain à cause de tout ce que ce dernier lui fait subir, de la planète qui prend sa revanche ...

Avec Lovelock donc, l'humain, bien qu'étant un cas à part, est considéré comme faisant partie intégrante de la Biosphère. Cela signifierait-il que les deux corps, le corps-planète et la planète-corps, seraient "mêlés", dans une communion amoureuse de rêve? Serait-on parvenu à cette idée fantasmatique qui est que l'humain

ne fait qu'un avec sa planète, dans une symbiose parfaite? Ce n'est pas ce que veut signifier Lovelock, qui est bien conscient que l'humain est, par sa manière de vivre, le corps étranger dans cette Biosphère. Ne retrouverait-on pas ici le paradoxe de l'humain à la fois partie intégrante de la nature et extérieur à la nature, parce qu'il a lui-même un corps terrestre mais aussi quelque chose d'autre?

A peine le guide a-t-il étalé sa science qu'il s'allonge dessus, l'air épuisé, pour y faire une sieste, s'y évanouir; bref, il disparaît. Pas le temps de lui poser la question du lien hypothétique avec le cor des Alpes. Dommage. Et là, on tombe nez à nez avec – heureusement pas dedans – un troisième panneau pour le moins énigmatique.



Une question de regard, une question de regard? Quel regard? La vision que l'on a de notre corps, de notre planète? Ou s'agirait-il des liens entre ces deux visions? Ou plus



simplement de la place de l'humain sur Terre? Un peu désorienté, ce qui pourrait être un comble pour un géographe, j'observe intensément, jusqu'à en loucher, le panneau qui finalement m'inspire une réflexion, une des dernières je vous rassure: n'assisterions-nous pas à une sorte d'inversion dangereuse, voire suicidaire, du regard que porte l'humain sur sa planète? Une sorte de strabisme collectif, malheureusement assez convergent.

D'un côté, on associe la fin de l'espèce humaine à celle du monde, sous-entendu le nôtre, notre planète, tout en dissociant la société humaine de son milieu de vie. On a là affaire à un paradoxe lié à un anthropocentrisme certain, plein de ses certitudes, ainsi qu'à une croyance au pouvoir de l'humain sur l'ensemble du monde, en tout cas dans nos sociétés. L'erreur semble double, ce qui est logique vu le problème de vision dont on parle: ne serait-elle pas de surévaluer le pouvoir de l'homme sur son environnement tout en sous-évaluant son pouvoir de destruction sur lui-même? Les humanités sont en danger, mais pas la planète ni d'autres espèces vivantes. Autrement dit, le(s) corps humain(s) est (sont) sans doute en

danger, mais pas le "corps planétaire". Encore un drame lié à un manque d'humilité?

Sans doute. Au fait, avez-vous vu le quatrième panneau? S'il y en a un, il demande du recul. L'essentiel ne se trouverait-il pas, en effet, dans la globalité du regard que l'on porte sur les systèmes, les métabolismes dont on parle. Ainsi pourrait être conclu un parcours sans arrivée. Ah, encore une p'tite question: que pensez-vous d'une excursion pareille pour finalement s'interroger sur la place de l'humain sur la planète? A moins qu'il s'agisse de la place de la planète dans l'humain?

Notes

¹ Personnes s'intéressant aux sciences naturelles en général. Avec le temps, ces sortes de généralistes ont disparu au profit de spécialistes travaillant sur un ou des domaines beaucoup plus restreints.

² Chevalier de Lamarck (1744-1829), de son vrai nom Jean-Baptiste de Monet, botaniste français.

³ Voilà un grand nom que vous ne trouverez pas dans un dictionnaire de moins de 3.5 kg, et encore.

⁴ Le mot lui-même semble avoir été créé à la fin du 19^e siècle par un géologue autrichien du nom d'Eduard Suess.

L'histoire du concept de *biosphère* et sa définition complète demanderaient trop d'explications pour s'en occuper dans ce texte. L'excursion présente nous fait suffisamment crapahuter.

⁵ Ne cherchez pas non plus dans un petit dictionnaire. Cette discipline particulière remonte sans doute au célèbre chimiste Lavoisier (1743-1794).

⁶ Pas non plus dans les dictionnaires de moins de 3.5 kg, peut-être parce qu'il n'a encore quitté ni son corps ni ce monde.

Des Invalides à Denfert

Anne-Laure Bertrand

Contact.

Une main a involontairement effleuré une autre.

Sursaut, repli, quelques balbutiements d'excuse.

Retour dans sa bulle.

Le Métro.

Quoi de plus propice au rapprochement humain?

Serrés les uns contre les autres, les genoux se frôlent, les regards se croisent... mais ne s'attardent pas.

C'est l'heure de la sortie des bureaux.

Les gens s'engouffrent, les stations défilent.

Et plus le Métro avance, et plus il se vide.

Alors, au fil des arrêts, la distance à respecter augmente.

Toujours laisser un siège d'écart.

Ignorer de son mieux le SDF qui mendie, ou s'en débarrasser d'un simple ticket-repas.

Mépris de la masse humaine, mépris plus grand encore lorsqu'on en fait partie.

Plutôt que de surmonter la gêne du regard de l'autre, on fixe les panneaux publicitaires.

En voilà un pour une voiture. Une voiture. L'échappatoire.

Sortir enfin de cet amas de corps, tous pressés les uns contre les autres à ne plus le supporter.

Dégoût infini. On aimerait oublier nos sens.

Paradoxe.

Les téléphones portables ne cessent de retentir alentour.

Liens virtuels.

Mais le lien physique, réel, charnel, ça non!

Et encore moins avec des inconnus. Nos semblables? A peine.

Embrassades et poignées de mains sont l'exclusivité de quelques privilégiés.

Pour le reste, c'est comme si notre peau repoussait, à la façon d'un aimant, le contact de l'autre aimant.

Aimant... Quelle ironie!

Les freins hurlent.

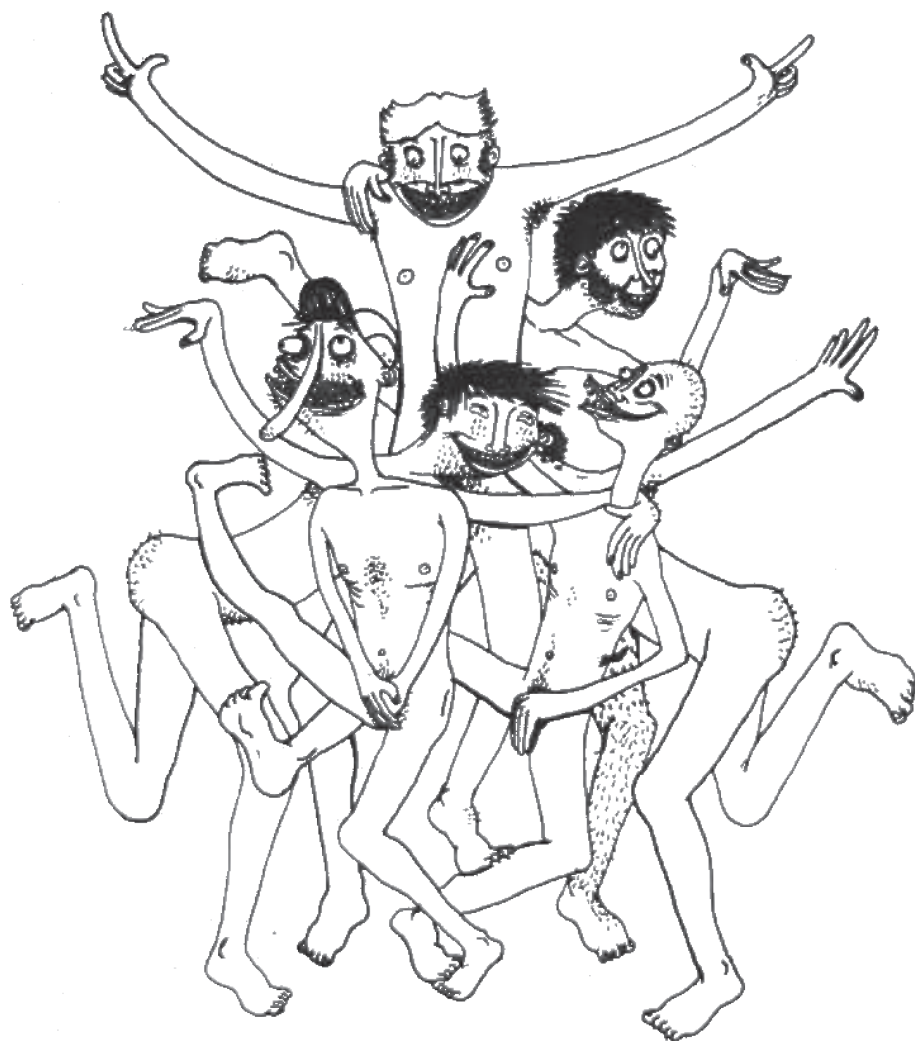
Se frayer un chemin en bousculant ceux qui déjà se précipitent sur le siège laissé libre.

Enfin dehors.

Oxygène.

La trêve durera jusqu'à demain.

Ensuite, il faudra replonger.



Prise de tête

Yvan Correia

- Comment vas-tu?
- Bien et toi?
- Fatigué. Hier, j'ai passé ma soirée sur un texte de philosophie à rendre comme devoir pour aujourd'hui même, et j'en ai fait des cauchemars toute la nuit.
- Vraiment? Quel genre de cauchemars?
- Il se trouve justement que tu étais dans l'un d'eux. Nous nous trouvions tous les deux tard dans la nuit au milieu de la ville, et un homme nous attaque. Il te coupe la tête et, étrangement, ton corps continue comme si de rien n'était, alors que ta tête se trouvait derrière toi à plusieurs mètres.
- C'est vrai que c'est un cauchemar bien bizarre. Surtout que c'est une situation impossible.
- Pas autant que ça, si tu y réfléchis.
- Comment ça? Que veux-tu dire par là?
- Si on y regarde de plus près, la tête, ou plutôt l'esprit, ne fait pas qu'un avec le corps. Ce sont deux éléments totalement différents l'un de l'autre.
- Tes cauchemars t'ont rendu fou apparemment.
- Non pas du tout, regarde. Il est clair que ta tête ne peut être séparée de ton corps: tu ne vivrais pas longtemps. Mais ce que je cherche à te faire comprendre c'est que, dans un sens, dire que ta tête, ou ton esprit plutôt, est indépendant de ton corps n'est pas si ridicule que tu peux le croire!
- Ah bon? Mais où cherches-tu à m'embarquer?
- Ce que je cherche à t'expliquer c'est que ton esprit et ton corps sont deux "êtres" bien distincts l'un de l'autre!
- Comment ça? Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.
- C'est pourtant simple. Je vais tout t'expliquer, mais commençons par le début. Es-tu d'accord de dire que ton esprit dicte à ton corps ce qu'il doit faire? Que les muscles, qui font bouger les différentes parties de ton corps, sont soumis à la volonté de ton esprit?
- Oui, bien évidemment. C'est effectivement mon esprit qui dirige

mon corps, il n'y a pas de doute possible là-dessus.

- Donc tu acceptes le fait que ton esprit soit une sorte de guide pour ton corps, dans la mesure où c'est lui qui décide?

- Bien entendu, on peut dire que mon esprit est un guide dans ce sens, oui.

- Maintenant es-tu d'accord sur le fait que ton corps puisse prendre le dessus sur ton esprit et sans que celui-ci ne soit plus le guide?

- On peut dire que oui. Il arrive que mon corps fasse des mouvements sans que mon esprit ne les lui ordonne. Mais ceci n'arrive que très rarement, comme quand je rends visite à mon médecin et qu'il vérifie mes réflexes rotuliens par exemple.

- Tout à fait. Tu acceptes donc qu'il est possible que ton corps agisse par lui-même et ceci contre la volonté de ton esprit qui est le guide généralement. L'un se distingue donc de l'autre, et tu viens de le confirmer en approuvant mes exemples. Alors quand je te dis que mon esprit est indépendant de mon corps, je ne suis pas complètement dans l'erreur. C'est comme un conducteur de voiture et sa voiture. Le conducteur serait une chose qu'on lie à la voiture aux moyens d'un accélérateur, d'une pédale de freins et d'un volant, et

la voiture en serait une autre. Tous deux sont connectés mais bien libres l'un de l'autre. C'est exactement ce qui se passe entre le corps, qui serait la voiture, et l'esprit, qui serait le conducteur. Tiens, voilà deux exemples bien simples qui illustrent ma comparaison en montrant qu'il existe une relation mais qu'il n'y a pas une unité entre le corps et l'esprit.

- Je t'écoute.

- Prenons une personne qui est handicapée et qui souffre de paraplégie. Tu sais évidemment que cette personne est dans l'incapacité de bouger ses deux jambes?

- Oui bien sûr, mais pourquoi cette question?

- Tu verras. Et son esprit, disparaît-il pour autant? Non. Il reste présent tel qu'il est et tel qu'il a toujours été. Je veux te démontrer par là que l'esprit est bien indépendant du corps dans la mesure où il peut continuer à fonctionner même si le corps souffre d'une paralysie générale. Et maintenant prenons ce même exemple dans l'autre sens. Une autre personne qui, elle, est atteinte de troubles psychologiques, et dont l'esprit ne fonctionne plus tout à fait correctement: son corps ne se trouvera peut-être pas affecté par des troubles lui non plus. Il peut continuer à se développer de manière

tout à fait normale, et ceci bien que l'esprit ait un problème, ou même encore qu'il soit complètement inapte comme dans l'exemple d'un coma.

- Oui, ça me paraît plutôt sensé tout ce que tu me racontes.

- Bien sûr que ça l'est. Bien que ton esprit ne soit plus présent, ton corps, lui, reste parfaitement en vie dans une situation telle que le coma. De plus, on ne cesse pas de l'entretenir pour autant, on continue à le nourrir sinon il cesserait de fonctionner à son tour. L'un peut donc fonctionner indépendamment de l'autre, mais seulement jusqu'à un certain niveau. On constate alors un décalage entre le corps et l'esprit.

- Apparemment.

- On peut satisfaire un besoin du corps sans que l'esprit soit satisfait pour autant. Tous deux ont des besoins bien différents qui prouvent qu'ils ne font pas qu'un, sans quoi le bonheur de l'un ferait aussi le bonheur de l'autre.

- Qu'entends-tu par là? Peux-tu être plus explicite?

- Bien sûr. En pratiquant du sport, à la fin de la séance, ton corps se sentira bien. Il sera épuisé certes, mais tu auras une sensation de bien-être. Cependant ton esprit, lui, n'aura rien subi. Il ne se sentira pas mieux

vu que ses plaisirs se situent dans un autre registre. Et dans le cadre d'une journée d'école, ton esprit à la fin de cette journée aura emmagasiné une quantité d'informations pour combler son bien-être. Ceci n'empêche pas à ton corps de se sentir extrêmement épuisé à la fin de cette journée et pas comblé, alors que ton esprit, lui, a été satisfait.

- Et comment résous-tu le problème inverse, celui du mal-être? Je suis d'accord avec toi en disant que le bien-être de l'esprit ne se satisfait pas de la même façon que celui du corps, et que cela marque bien une certaine séparation entre les deux. Mais comment te places-tu par rapport au mal-être?

- C'est exactement pareil qu'avec le bien-être. Tous les deux, ne faisant pas qu'un seul et même être, peuvent se sentir mal indépendamment de l'autre. Quand une personne souffre psychologiquement, on ne le distingue que difficilement car extérieurement, sur son corps, on ne voit rien. L'amour en est un des meilleurs exemples. La plupart du temps si une personne souffre à cause de X ou Y parce qu'il l'a laissé tomber la veille, le mal ne restera que moral! Intérieurement il ne se sentira sûrement pas bien, très mal même, mais son corps ne va pas

se dégrader pour autant, et refléter ainsi l'état de son esprit.

- Oui, mais quand lui-même s'inflige des souffrances, parce qu'il souffre intérieurement, et qu'il ne trouve pas d'autres moyens pour s'exprimer, ne pouvons-nous pas dire que, justement, l'esprit et le corps ne font qu'un?

- Non, car ceci n'arrive que dans certains cas, et non tout le temps.

- Très bien! Mais quand un corps souffre, il ne se passe pas la même

« Pour qu'un esprit ait la possibilité d'exister, il lui faut une enveloppe physique. »

chose que quand c'est l'esprit qui souffre. Si le corps est blessé, qu'il éprouve une douleur physique, ça se répercute immédiatement sur l'esprit qui souffre à son tour. Ça prouverait que le corps et l'esprit ne font effectivement qu'un. Est-ce que je me trompe?

- Non, c'est juste. Quand le corps souffre, sa douleur est directement transmise à l'esprit qui ressent la même douleur que le corps. Il y a des cas différents où le corps est atteint mais sur le moment l'esprit ne s'en rend pas compte.

- Comment ça?

- Lors d'accidents par exemple, tu as sûrement déjà pu remarquer que les personnes qui subissent un violent choc ne sont pas tout à fait elles-mêmes l'instant qui suit l'accident. Elle sont ailleurs, encore sous le coup de l'émotion, et ne réalisent que plus tard ce qui vient réellement de se passer. Et quand elle se trouvent être blessées, pendant ce court moment de "déconnexion de la réalité", elles ne ressentent rien. Ce n'est qu'une fois leur esprit retrouvé qu'elles se rendent compte qu'elles sont blessées.

- Oui, mais généralement quand on souffre physiquement, on le ressent tout de suite après psychologiquement. Ceci marque une certaine unité entre les deux.

- Oui, je suis d'accord avec toi, mais avec cet exemple et ceux que je t'ai déjà fournis, je prouve que l'esprit et le corps ne forment pas qu'un. Tu n'es pas d'accord?

- Oui et non. Tes arguments sont bien trouvés, mais il reste une chose que tu ne traites pas, c'est la question de la vie et de la mort.

- Oui certes, c'est le seul argument qui puisse contredire mon idée avec le problème de la douleur physique, qui, soit dit en passant, ne va pas totalement contre mon opinion.

- Tout à fait. Pour qu'un esprit ait la possibilité d'exister, il lui faut une enveloppe physique. C'est pareil pour le corps. Pour qu'il puisse avoir une existence, un esprit doit l'habiter. Mais si, comme tu dis, ces deux ne forment pas une unité, au moment précis où l'un est à l'intérieur de l'autre, ils forment un tout. L'un devient dépendant de l'autre, contrairement à ce que tu penses. Parce qu'au moment où l'un des deux se trouve forcé, comme dans le cas de l'accident, à cesser de vivre, l'autre ne peut plus survivre tout seul. C'est la mort assurée. Ceci prouve qu'ils ne font qu'un, car ils périssent et prennent naissance en même temps, et la vie est ce qui les relie.

- Oui, vu sous cet angle, l'esprit et le corps forment effectivement une unité: soit les deux meurent, soit les deux vivent. Aucune séparation n'est possible sur ce plan.

- Donc on peut dire qu'effectivement, le corps et l'esprit sont deux éléments qui se distinguent l'un de l'autre, car chacun d'eux semble indépendant, comme tu l'as répété à plusieurs reprises. Cependant, une fois qu'ils sont mis en commun, ils forment un seul et même être et entretiennent un rapport de dépendance. C'est exactement comme l'exemple du

conducteur et de sa voiture que tu citais: la relation qui les unit est fondée sur un besoin mutuel. Le corps et l'esprit sont alors considérés comme un seul pour la survie, mais séparés dans leurs fonctions, chacun ayant un rôle bien différent de l'autre. On peut les considérer comme étant en symbiose.

- On peut l'expliquer comme ça oui. Il est vital qu'ils s'unissent entre eux...

Flocons de neige
La chaleur de ma joue
De l'eau



Vénus au miroir, Velázquez, 1648-1651 env.,
huile sur toile, 122.5x177 cm, Londres, Na-
tional Gallery

Décorps

André Sauge

Velázquez a su si bien creuser de l'intérieur le cadre où il écrivait qu'il lui a été possible, en cette dépression, d'y exiler la substance même du visible pour susciter en nous sa nostalgie.

Il regarde, la tête légèrement inclinée, dans le miroir qu'il tient et qu'il oriente, cet imbécile de Cupidon à la mèche bellotte qui l'attife de fadaïses sentimentales, angélotement ailé, adossé à la tenture vermillon dont il futilise la flamme. Il ne fixe si obstinément l'image que parce qu'il ne sait même pas, en sa candeur niaise, que le regard de ses pensées est attiré dans une autre direction, et qu'il lui serait donné de voir ce qu'à nul, il n'a été donné de voir, ni dans le marbre, ni en peinture, la noire macule de Vénus recouvrant la pupille de son œil intérieur; à elle-même cachée par l'écran d'un drap que soulève une blanche pudeur. De qui se moque donc le peintre?

Noire est la chevelure, relevée d'une main négligente, retenue d'un peigne éperdu, où s'exténuent de fauves reflets comme d'une flamme froide. Une fois Héphaïstos a caressé les cheveux et sa main y a déposé cette chimère

d'un incendie qu'il n'y aura pas allumé. Depuis lors, tout peintre à nouveau s'y essaie, cherchant désespérément à enflammer la réalité intérieure.

Dans la draperie d'un gris qui donne à la lumière cette façon féline de s'écouler et de s'approcher du corps, s'est réfugié l'ondoïement charnel de la divinité, qui nous tourne le dos. Et généreusement abandonne les volumes et les lignes, où se noue, se dénoue et délibère la seule jouissance du corps sans visage, à la contemplation du spectateur, perpétuellement bercé par le flux et reflux de l'admiration. (Y mettre un terme avant qu'elle ne devienne baveuse. Il pourrait apparaître, de manière évidemment trompeuse, que la contemplation esthétique a quelque parenté avec les hébétudes de l'idiot.)

Vénus a trouvé dans le peintre son maître, qui l'asservit tout entière à être le corps glorieux de sa touffe de soie jubilatoire entre ses doigts composant la symphonie des lignes, des volumes et des teintes. Au point, me semble-t-il, que mon propre regard devient lui aussi le créateur de la

déesse qu'il peint de voluptueuses carresses – la volupté d'une cornée, c'est entendu ! Mais enfin, il me semble encore qu'ici mon regard prend corps. Que ce fût de déesse feinte l'exalte, et le dilue. Bien fait.

Une vague qui donne chair à la lumière rebondit sur la torche d'une longue houle fuselée (la hanche s'écroule) ; l'élan a laissé là, de ce côté-ci du miroir, ce reste d'une tête, tenue par le bras replié, comme un postiche sommant un décorps.

Ou bien, en deux vagues successives, une élévation vers la forme idéale, obstinément inabordable : sous la jambe sinistre qui se repose en son repli détendu, se laisse à peine percevoir son double qu'elle nie ; dans l'effondrement du flanc, le dos puise la force de l'élan qui lui donne la forme d'une corne d'abondance, portant à sa surface trace légère de la division d'où elle est issue ; hors du calice s'élève la masse sphéroïdale et sombre de la chevelure apyre reposant sur le cône d'un défaut lumineux de visage. Le feu de la honte et du désir qui agonise s'est réfugié à la pointe de la pommette ; le profil tente d'échapper à tire d'ailes à la coupure du miroir.

Inversion des rapports de masse hors et dans le miroir où l'ovale de la face s'expose, comme ternie et troublée par la surface qui la réfléchit. Le re-

gard invisible de la déesse et celui de son reflet ne se croisent pas : le reflet contemple hors du tableau le site d'un point de vue dont personne n'est l'origine. En ce foyer Vénus méditative s'abîme. Le désir est (peut-être) désir de rejoindre l'image idéale de soi reposant dans le miroir comme en la matrice et au centre de la matrice de tout ce qui naît. Nul, non plus que Vénus elle-même qui détient le secret de toute naissance, sauf de la sienne, ne saurait voir cette image que d'un regard contraint à l'oblicité. Nécessairement entre le sujet et son objet idéal (la connaissance de son origine), ça dévie. Le raté (cela peut se nommer également la transcendance) est notre condition.

Redoutable couperet du miroir, ravisseur de la beauté qu'il exile et bibelotise. A distance inaccessible du corps, le visage en laisse retomber les chairs et les drapés, inépuisablement. La jouissance est aliénation de soi.

Le tableau, dans l'exposition du visage, expose le secret du corps : il y a sans doute des ego mâles qui bavent sans y rien voir (cf. Cupidon) ; il n'y a de sujet que vénusien (ou féminin ?), que personne ne peut voir, même en peinture. Tiens ! Est-ce qu'il n'y aurait pas là une explication à la misogynie ?

Le co-
rps parfait.
se dit un jour
l'Artiste. Je vais
montrer le
corps
parfait.

ce sera mon œuvre,
belle œuvre. Et l'Artiste,
une deux trois, a déjà rompu
la trêve. Il transpire il sue
pour réaliser son rêve:
un joli corps, tout
d'abord. Peau et
os chair s et nerfs
souples et puissants mais
harm onieux. Élégant tout

qui vit qui joute,
qui grandit qui doute
respire, ressent, qui
va, se retape, s'adapte.

Joli mécanisme
que le corps
de l'homme.

l'Artiste com-
prend alors que
tout corps
porte en lui la
perfection de
milliers d'ans
d'évolution.

Il froisse
la feuille
témoin de
son échec.

Le monde

parfait se dit alors
l'Artiste.

Histoire d'O

Jean-Bernard Roux

Œil, épaule, corps, pied, panse, queue. Mais de quoi parle-t-on ici ?

L'œil, c'est la hauteur des minuscules à l'exclusion des jambages inférieurs et supérieurs. Le corps, c'est la taille du caractère de l'extrémité du jambage inférieur à l'extrémité du jambage supérieur. La ligne de pied indique la ligne sur laquelle s'alignent les caractères. L'épaule, c'est le plan horizontal sur lequel la lettre est gravée en relief. Ces termes font partie de la terminologie traditionnelle des typographes¹.



On a compris l'aspect anthropomorphique des caractères notamment, au niveau de la terminologie traditionnelle des typographes. Cet aspect se comprend également lorsqu'on étudie l'histoire de l'écriture des caractères. Les divers systèmes alphabétiques remontent au 2^e millénaire avant Jésus-Christ². Au début étaient les symboles abstraits ; ensuite ce fut l'alphabet acrophonique (chaque lettre représente une figure ; le son de la lettre est celui du premier son de ce mot : un bœuf, *aleph* dans les langues sémitiques, est représenté par une tête et ses cornes et correspond à notre A (début de la prononciation d'*aleph*)).



Ce sont les Grecs qui ont réduit l'alphabet à des formes géométriques simples et ce sont les Romains qui, pour exprimer le pouvoir politique, ont inventé l'écriture monumentale d'où sont issues nos capitales ou majuscules actuelles.

À la fin de l'Antiquité et durant le Moyen Âge, l'écriture se modifie. Les minuscules naissent des déformations

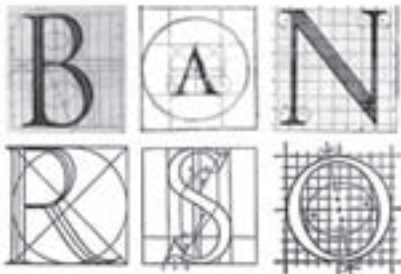
des majuscules. C'est dans ce contexte que Gutenberg crée les premiers poinçons pour imiter l'écriture livresque.

À la Renaissance, les premiers ouvrages consacrés à l'architecture et aux proportions idéales (on dit même les divines proportions) paraissent. Il ne s'agit pas alors que de copier les caractères mais aussi de démontrer et d'expliquer. C'est ainsi que divers auteurs (Felice Feliciano, Luca Pacioli, Francesco Tornello, Albrecht Dürer, Geoffroy Tory) proposent pour les lettres des modèles mathématiques basés sur les constructions alors connues, à la règle et au compas. Le problème consiste donc :

- à approcher les courbes par des cercles et
- à donner des proportions aux différents éléments d'une lettre.

Utilisation des cercles

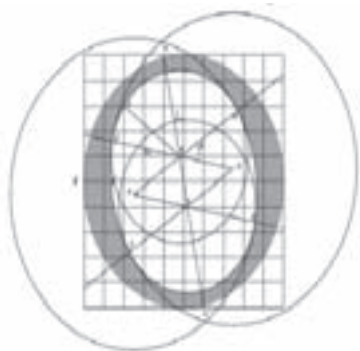
Pour dessiner un caractère, on représente un cadre et une grille puis, on dessine des arcs de cercle pour chaque courbe de la lettre.



On peut s'inspirer de Tory pour comprendre comment dessiner un caractère. À l'aide d'une règle et d'un compas on peut représenter un O en pratiquant les opérations suivantes :

- trace une grille de 10 x 10 carreaux ;
- trace le cercle inscrit de centre (5 ; 5) et de rayon 5 ;
- trace l'axe d'obliquité passant par les points o (4 ; 10) et o' (6 ; 0) ;
- soit a et c les intersections de cet axe avec les ordonnées 6 et 4 ;
- marque les centres b (7,5 ; 5,5) et d (2,5 ; 4,5) ;
- marque le point e en (2 ; 8) ;
- trace le cercle de centre a et de rayon ae ;
- trace la demi-droite passant par b et a et coupant ce cercle ; soit f ce point ;
- trace le cercle de centre b et de rayon bf ;
- trace la demi-droite bc qui coupe ce cercle en f' ;
- trace le cercle de centre c et de rayon cf' (égal à af) ;
- trace la demi-droite dc qui coupe ce dernier cercle en h' ;
- trace le cercle de centre d et de rayon dh' (égal à bf) ;
- trace la demi-droite da qui coupe ce dernier cercle et le cercle de centre a en h ;
- gomme tout, sauf
- le cercle exinscrit de centre (5 ; 5) ;
- l'arc hf du cercle de centre a ;
- l'arc ff' du cercle de centre b ;
- l'arc f'h' du cercle de centre c ;

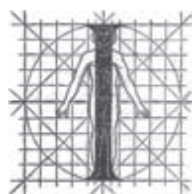
- l'arc h'h du cercle de centre d;
- et peint l'intérieur.



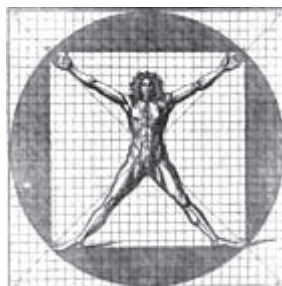
Aujourd'hui, les caractères sont représentés par des imprimantes capables de calculer les contours d'une lettre grâce aux courbes de Bézier: avec quelques points seulement, l'ordinateur calcule une courbe définissant le contour. Ceci a beaucoup d'avantages: la définition d'un caractère est réduite à la définition de quelques points; les caractères peuvent être aisément déformés; la qualité reste constante quel que soit le corps de la fonte.

Proportions

Geoffroy Tory est un humaniste français surtout connu pour avoir introduit les voyelles accentuées, la cédille et l'apostrophe. Il a écrit un livre publié en 1529, *Auquel est contenu Lart & Science de la deue & vraye Proportion des Lettres Attiques, qu'on dit autrement Lettres Antiques, & vulgairement Lettres Romaines proportionnées selon le Corps & Visage humain*. Tory donne parfois des descriptions mêlées de symbolique.



Tous les caractères peuvent alors être décrits en comparaison avec les proportions du corps humain et notamment, celles représentées par l'homme de Vitruve. Le corps humain peut être inscrit dans un cercle et un carré comme ci-dessous.



Vitruve est un architecte et ingénieur de l'époque romaine. Il explique dans *De Architectura*, III³: "Le centre du corps humain est en outre par nature le nombril; de fait, si l'on couche un homme sur le dos, mains et jambes écartées, et qu'on pointe un compas sur son nombril, on touchera tangentiellement, en décrivant un cercle, l'extrémité des doigts de ses deux mains et de ses orteils. Mais ce n'est pas tout: de même que la figure de la circonférence se réalise dans le corps, de même on y découvrira le schéma du carré. Si en effet, mesure est prise d'un homme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et qu'on reporte cette mesure sur la ligne définie par les mains tendues, la largeur se trouvera être égale à la hauteur, comme sur les aires carrées à l'équerre."

En 1489, Léonard de Vinci effectue de nombreuses études artistiques sur les proportions du corps humain, l'anatomie et la physionomie. Ceci lui permet de corriger la théorie de Vitruve. Il prend systématiquement les mesures de deux jeunes gens. Après plusieurs mois de travail, il réussit à réunir les proportions du corps humain. Il compare alors les résultats de ses études anthropométriques avec les proportions idéales de Vitruve. Les pieds et les mains ont ainsi la taille appropriée. Léonard ne trouve pas de rapport géométrique entre le cercle et le carré: le centre du cercle est au nombril alors que le centre du carré se trouve au-dessus du pubis.



Qu'en est-il aujourd'hui? La question mérite d'être posée. J'imagine très bien un travail de maturité consistant à prendre les mesures anthropométriques des collégiens afin de vérifier si les observations de Léonard de Vinci sont encore d'actualité.

Notes

Ce texte est très largement inspiré des articles suivants:

¹ André J., *De Pacioli à Truchet: Trois siècles de géométrie pour les caractères*

² *Manuale typographicum*, <http://www.planete-typographie.com/manuel/lexique.html>

³ Marion C. et Delahaye F., *L'anatomie, mécanique de la vie*

Une histoire actuelle: Dan Brown, l'auteur du *Da Vinci Code*, nous montre le conservateur du musée du Louvre assassiné et retrouvé dans la position imaginée par Léonard de Vinci.



Le bout d'une vie

Stéphanie Mercier

Je ne l'ai pas vu vieillir. Je le voyais toujours avec le corps d'athlète qu'il avait lorsque j'étais petite, un corps vigoureux, musclé et énergique. Même ses cheveux, pourtant blancs, étaient si éclatants qu'ils égayaient son visage déjà illuminé par son sourire charmeur.

Sous cette apparence se cachait cependant l'affaiblissement d'un corps, comme une machine qui se détériore mais dont la peinture refaite cache l'usure. Sa peau bronzée se marquait de rides toujours plus nombreuses, sa silhouette se rapetissait au fil des mois. Malgré son appétit de sportif donnant l'illusion de sa bonne santé, les nombreuses pilules qui accompagnaient les repas rappelaient la vérité. Ses articulations de jeune homme qui avaient été si souples et solides semblaient grincer lors de chaque mouvement important, comme ses muscles qui peinaient à soulever des charges ou à se contracter. Ses actes semblaient moins précis et plus lents, tout comme ses organes, son cœur surtout, qui devenait faible et propulsait avec

de plus en plus de difficultés le sang nécessaire à ce corps déjà épuisé. Le cœur, la pièce maîtresse du mécanisme sans laquelle rien ne se passerait. Je le craignais. A chaque instant, je l'imaginais ralentissant son rythme, frôlant l'arrêt, jusqu'au jour où cette peur s'en alla, avec lui. On m'avait annoncé que c'était fini. La pièce défaillante avait entraîné l'ensemble dans sa chute.

C'est alors qu'une autre impression me glaça le sang; celle du silence qui régnait dans ce corps inerte.

Un jour, ce silence terrifiant s'emparrera de moi.

A corps perdu

Lo

Corps fragile écartelé entre pureté
et décadence, mensonge et vérité.

Corps salé de larmes amères. Jouis
sillonnées, cartes délicates du cœur.

Cœur impénétrable protégé par
des côtes brisées.

Cœur fêlé, cœur cassé qui
s'exprime par le corps brûlé de
trop d'ardeurs.

Corps aqueux, flaque, flasque,
capturé dans sa fiole de vide.

Corps transparent souillé de trop
de violence haineuse, de faux
semblants.

Corps laminé, fouetté, griffé par la
société.

Corps velouté se laissant voguer,
emporter par le vent, extasier.

Corps populaire, pollueur,
contribuant à la guerre, aux marées
sombres.

Corps vertical pour mieux chuter,
s'écraser.

Corps endormi, bercé par les
nuages effaçant le ciel, mais le
sommeil reste pour la mort.

Corps mécanique, habitué,
emmitoufflé, amidonné, cloîtré.

Corps au cœur déchiré par des

choix trop inévitables,
indéfinissables, impossibles.

Le corps a ses imperfections par-
faites, ses réactions impalpables, ses
comportements non maîtrisables.

Ce compagnon parallèle à l'esprit
qui nous suit, nous porte, nous
déteste, se bat, se détruit.

Mais si fidèle avec

Nos pieds pour tout contrôler,
écraser, s'envoler;

Nos jambes pour voyager, piétiner
les pavés,

Nos bras pour porter le monde, sa
souffrance, l'espoir;

Nos oreilles pour capter la fine
musique du silence,

Nos doigts pour écrire, caresser,

Et

Notre tête

Pour rêver...

Toute la grandeur d'âme
Dans un corps malade
Reste debout

Le corps à l'épreuve du temps

Françoise Besson

Ayant traversé le monde soignant par accident, comme elle dit, Françoise Besson est aujourd'hui active dans le domaine de l'animation. Sa relation passionnée au monde des très vieux et son amour de la vie font d'elle un témoin privilégié des plaisirs et des douleurs vécus dans ces corps que notre monde voudrait ignorer.

Lorsque j'ai commencé à travailler auprès des personnes âgées, il y a un peu plus de vingt ans, j'avais à peine plus que votre âge, et je m'étonne aujourd'hui de trouver dans ma mémoire si peu de souvenirs sur les émotions des premiers jours... Depuis, le corps de l'âge m'est devenu si familier... Ces silhouettes, ces corps touchés, lavés, scrutés, observés à la dérobée... Ces visages couverts de signes, d'une extrême diversité sous une très trompeuse uniformité... Dans les lignes qui suivent, je vais évoquer quelques aspects du rapport que les personnes âgées entretiennent avec leur corps, je vous parlerai de ce que j'ai perçu ou de ce qu'ils m'ont transmis, au cours de ces années, de l'expérience étrange et singulière du vieillissement...

Le corps palimpseste

Le corps de l'autre, le corps qui se

donne à voir est un corps palimpseste, un corps qui dit quelque chose de la personne âgée qui est là, devant moi... La forme prise par la silhouette, le sentier des rides, les cicatrices, racontent sans mots dire des épisodes à déchiffrer, à décrypter...

A partir de ce corps couvert de signes, un je prend naissance pour raconter l'histoire unique et singulière... Renée, 95 ans, me parlait un jour de son grand-père, homme qui avait laissé une empreinte profonde dans ses souvenirs d'enfance; elle passait chez lui une grande partie de ses vacances. En abordant le souvenir d'une chute, son récit s'est fait soudain plus vif, et, en riant, elle a relevé un peu sa robe, roulé son bas, pour me montrer sur son genou la trace nacrée de la cicatrice, ligne d'une autre vie qui attestait en mots de chair, la matinée d'été, le gravier de l'allée, l'impatience de l'enfance, la

patience du grand-père et toute sa tendresse.

Ce corps palimpseste, témoin de l'histoire singulière, est également repère d'une identité plurielle qui s'étale librement dans le temps. C'est par mon corps, c'est par mes traits que je ressemble à mes ascendants, que mes enfants me ressemblent. Et cela a quelque chose de rassurant, dans cette période de l'humanité où aujourd'hui ressemble si peu à hier... Les techniques, les valeurs, les problèmes, les défis, tout change, mais, j'ai la même fossette au menton que mon oncle Albert, né en 1890, et je retrouve cette marque de famille sur le visage de ma petite-fille qui a deux ans... La ressemblance qui fait le lien avec la génération précédente...

Dans le foyer de jour où je travaille actuellement, un de mes collaborateurs avait "tiré" quelques portraits un jour d'humeur mutine. En voyant sa photo, son visage souriant, Odette a poussé un cri et ses yeux se sont remplis de larmes... "Excusez-moi, nous a-t-elle dit, j'ai bien cru que c'était une photo de ma mère... Mon dieu que je lui ressemble..."

Ce jour-là, cette dame nous a très longuement parlé de sa mère, la familiarité des traits avait ouvert en

elle les vannes du souvenir...

Le corps, dans son apparence, dans ses ressemblances, nous inscrit dans l'histoire par l'héritage des traits et le travail du temps, il évoque la filiation, la succession des générations. Le similaire côtoie le particulier; car sur notre peau, dans notre chair, certains épisodes de notre parcours de vie ont laissé des traces qui nous sont intimement personnelles. Et ce corps, intime, vécu de l'intérieur, s'exprime lui aussi, dans le langage du singulier de l'éprouvé...

Le corps éprouvé, le corps éprouvant

Lors d'une conférence, Henri Danon-Boileau, psychanalyste qui a largement dépassé les quatre-vingts ans et qui se définit comme un *vieillard en liberté*, parlait des défis de la vieillesse (osons le mot si souvent contourné!). En bon provocateur, il avait intitulé sa conférence *Faire du neuf avec du vieux*, en précisant d'emblée qu'il ne s'agissait pas de faire du faux jeune, comme nous le voyons si souvent dans la publicité, mais réellement du neuf!

Danon-Boileau, donc, homme qui a passé sa vie à l'écoute de la parole, de l'expression du malaise psychique, a commencé sa conférence en parlant

du corps, du corps de l'âgé. Je le cite: "Le vieillard doit sans cesse réprimer l'idée de son corps, ses petites misères permanentes sont comme la basse continue de sa musique".

Le corps, probablement plus qu'à toute autre période de la vie, se rappelle à la conscience par des signaux, sourds ou lancinants, continus... Si l'on n'y prend garde (il faudra nous en souvenir!) cette basse continue, en l'absence de tout autre sujet, risque de devenir le thème principal du concerto... Quand l'idée du corps ne peut plus être réprimée, elle s'exprime: en avez-vous connu, de ces personnes âgées qui vous racontent par le menu les misères de ce compagnon qui se fait infidèle? Dans certains moments d'échange, quand le discours sur le corps envahit tout le présent de la rencontre, il m'est arrivé de penser que ces mots masquaient un vide, un espace-temps, où précisément rien ne se passe, et où la sensation, la douleur, la rétention, l'évacuation, deviennent événement...

Le corps et ses limites

La vieillesse est une période pleine de paradoxes et le corps est un des lieux où les contraires s'affrontent. Ainsi, plus haut, j'ai évoqué le corps

palimpseste, témoin de la vie écoulée, gardien de l'identité; cette réalité coexiste avec une autre, douloureuse, celle du corps où l'on a de la peine à se reconnaître. Un corps qui va à l'encontre de la multitude des expériences passées, qui vient contredire un a priori familier: cela m'est possible puisque je l'ai déjà fait... Avec l'expérience de la limite physique, un petit mot terrible commence à émailler le discours, le mot *plus*... (drôle de langue qui est la nôtre, où un mot si courant est chargé de sens presque contraires...).

Les premières années de notre vie sont, elles, marquées par un autre interdit, le *ne pas*: ne pas sortir sans mettre ses gants, ne pas traverser la route sans regarder, ne pas claquer les portes, ne pas rentrer après 23 heures, ne pas faire de graffitis, ne pas fumer, ne pas monter dans le véhicule d'un copain ivre, etc. La plupart de ces interdictions sont en fait des *ne pas encore*... et je crois que nous avons relativement conscience que ces interdits sont, en partie, des reports. Il y a des années où notre imaginaire se berce de "quand je serai grand, quand j'aurai 16 ans, 20 ans..." Grandir, se construire, supporter ses frustrations, c'est être capable de différer, de se dire: "Je ne peux pas le faire aujourd'hui, mais je

me réjouis de le faire plus tard."

Que se passe-t-il alors quand nous entrons dans la dernière étape de notre vie? Quelle stratégie nous reste-t-il lorsque nous sommes confrontés quotidiennement au *ne plus*: je ne peux plus... faire mon jardin, soulever l'arrosoir, grimper sur un escabeau, monter dans le train, conduire, lire, me lever sans aide, marcher... J'arrête là ma liste.

Peut-on imaginer une part de bonheur (osons le mot) encore possible dans une telle situation? Il est temps ici, avant que le pessimisme ne nous submerge, de glisser une citation de Claudel:

"80 ans, plus d'yeux, plus de dents, plus de jambes, plus de souffle, et au fond, c'est étonnant comme on s'en passe!"

Claudel a-t-il pu dire cela parce qu'il était Claudel précisément? Oui et non... Mon point de vue ne s'appuie pas sur la connaissance de la vie quotidienne de Claudel dans ses vieux jours, vous vous en doutez! Je pense que Claudel a pu dire cela en partie parce que ce qui lui permettait de se réaliser ne dépendait pas forcément de ses performances physiques. Cette citation aurait été beaucoup plus surprenante sous la plume du Commandant Cousteau par exemple.

Mais je me permets d'affirmer que Claudel n'est pas une exception; en tant qu'animatrice, j'ai maintes fois été surprise, désarçonnée, émue par la capacité que nous gardons à trouver du plaisir à la vie, malgré les limites incontournables imposées par le vieillissement de notre corps... Je me permets de dire nous, car nous aurons probablement les mêmes compétences que ceux qui nous précèdent et qui sont les vieux d'aujourd'hui.

Quand le corps défaille, quand il nous confronte au principe de sa réalité, il reste encore des possibilités de vivre (je dis bien *vivre*, et non pas *survivre*). Ce qui fonde notre humanité, ce qui nous permet de nous épanouir, c'est notre capacité d'être en lien, nos échanges, le sens que nous pouvons donner à notre vie...

Je ne résiste pas au plaisir de vous faire découvrir un texte de Jérôme Pellissier, autre provocateur, mais beaucoup plus jeune que Monsieur Danon-Boileau:

Le roseau pensant

"Plante ou légume. Les comparaisons végétales ne manquent pas pour qualifier ces vieux que nous croyons

immobiles et muets, caractères d'autant plus condamnables que ne pas bouger, ne pas communiquer, sont des crimes de lèse-modernité. Parmi toutes les figures du passé ou d'autres civilisations, l'homme qui contemple, l'homme qui médite, l'homme qui s'isole, sont sans doute celles qui nous sont devenues le plus radicalement étrangères.

Plante ou légume. Et si l'insulte imbécile cachait une vérité? Et si l'homme que l'usure de ses membres condamne à l'immobilité avait précisément appris quelque chose de ces plantes qui ne se portent pas si mal de ne pouvoir se mouvoir? Les nourritures que nous trouvons en bougeant, elles les trouvent en s'étendant: toutes racines ancrées en profondeur, toutes feuilles au vent, offertes à la lumière. Et si l'homme marqué par la perte d'un sens, d'une capacité ou d'une fonction avait appris quelque chose de ces arbres qui ne meurent pas de la mort de certaines de leurs branches?

L'animal meurt d'être immobile. L'homme condamné à l'immobilité peut ne pas mourir. Pour autant que la société à laquelle il appartient lui apporte la nourriture et les soins dont il a besoin. Pour autant qu'il utilise sa pensée, sa mémoire et son imagination pour échapper aux lois

de la matière. Pour creuser et s'étendre. Déploiement dans le temps et dans l'espace. Approfondissement de la pensée..."

Ce texte est extrait d'un ouvrage quelque peu polémique intitulé *La Nuit tous les vieux sont gris*. L'auteur pose un regard neuf sur la vieillesse, sur certaines formes que peut prendre notre vieillesse et il arrête son regard sur des images qui nous heurtent et nous dérangent. Jérôme Pellissier ose ouvrir un espace pour poser la question du sens, sans donner de réponse hâtive ni de conclusion sur ce que nous appelons la qualité de la vie. Cette réalité du corps immobile, effrayante au point que nous risquons de remettre en cause son humanité, m'a rappelé un ouvrage écrit par un homme immobilisé, Jean-Dominique Bauby. A la suite d'un accident cardio-vasculaire, ce journaliste atteint d'un *locked-in syndrom* s'est retrouvé enfermé dans son propre corps, avec comme seul moyen de communication la faculté de cligner de l'œil gauche (une fois pour dire oui, deux fois pour dire non). Pour écrire ce livre, Jean-Dominique Bauby arrêta l'attention de son visiteur sur les lettres de l'alphabet qu'on lui dictait. Lettre à lettre, mot à mot, page à page, un ouvrage



bouleversant a vu le jour : *Le Scaphandre et le papillon*. Si Jérôme Pellissier s'adresse plus particulièrement aux professionnels de la gérontologie et aux décideurs de la santé publique, Jean-Dominique Bauby s'adresse à chacun d'entre nous. Ce témoignage de l'extrême porte un éclairage particulier sur notre formidable capacité d'être en vie.

Le corps, l'esprit : une alliance difficile

J'ai parlé plus haut du corps éprouvé, celui qui s'exprime sur la gamme des souffrances et des désagréments. Autre est le vécu des personnes âgées qui ne souffrent d'aucune pathologie douloureuse... Entre leur esprit, vif, alerte, et ce corps limité dans son équilibre, dans ses réserves d'énergie, l'entente est difficile...

Daniel, 96 ans, aurait pu, comme Danon-Boileau, se proclamer *vieillard en liberté*. Dans l'entrée de son appartement, il y avait une gigantesque armoire avec son équipement de golf, ses raquettes de tennis (sport qu'il pratiquait encore à 88 ans !) ses skis, etc. Cet homme qui avait connu la jubilation du défi relevé, du geste parfait dans sa précision, de la victoire obtenue contre un adversaire de force égale, vieillissait doucement

dans son appartement, réorganisant sa vie autour de la table d'échec, de la télévision et de la bibliothèque... Il me disait avec cet humour qui était sa grande force : "Quand je suis couché dans mon lit, le matin, et qu'un rayon de soleil s'avance dans la chambre, je me dis : formidable, il fait beau, je m'en vais aller faire un parcours de golf ce matin... Quand j'ai mes deux pieds posés par terre, je change de projet !"

Revenant de l'hôpital où il avait subi une importante opération du cœur, Pierre, autre grand sportif, me parlait de ce décalage dans la perception du corps : "Quand je suis assis dans mon fauteuil, me disait-il, devant ma télévision, j'ai 50 ans tout au plus... En fait, je *prends* trente-cinq ans en me levant !"

« Bien vieillir ? Là n'est pas la question, surtout pour vous, mais il s'agit plutôt de bien vivre... »

Lorsque l'appétit de la vie, le désir de vivre encore des plaisirs familiers se manifestent, il y a fracture entre le corps qui se souvient de milliers d'expériences éprouvées et le corps réel, actuel, limité dans sa mobilité et son énergie. Dans la répétition, cette

prise de conscience est douloureuse, elle constitue en soit un défi à relever pour garder une certaine qualité de vie...

Bien vieillir ?

Au regard de ce qui précède, le constat risque de devenir pesant : dans la dernière partie de notre vie, que l'on souffre dans son corps, ou que l'on ne souffre pas, vivre est une difficulté. Ne serait-il pas possible de bien vieillir ?

Quelle est étrange cette association de mots ; pour un peu, on pourrait la prendre pour un oxymoron ! Qu'est-ce que cela veut dire, bien vieillir ? C'est un défi, assurément ! Il y a même des théoriciens très sérieux qui appellent cela le *vieillessement réussi* ; en général, ils ne s'entendent pas, ni sur les critères, ni sur les moyens de cette réussite. Cela me fait penser à une carrière réussie, et je me demande bien ce qui couronne (c'est le cas de le dire) un vieillissement réussi... Mais trêve de jeux de mots : avoir de belles années devant soi, ou plutôt, avoir de belles journées devant soi, c'est le désir de tout un chacun, que l'on ait 17 ou 87 ans... Bien vieillir ? Là n'est pas la question, surtout pour vous, mais il

s'agit plutôt de bien vivre... Et ça, ça commence aujourd'hui, pour vous comme pour moi, pour eux comme pour vous... Je vous rends quand même attentifs au fait que *bien vivre* ne veut pas dire *rester jeune*, car, tôt ou tard, ce *rester jeune* devient un *devenir un faux jeune*. Croyez-en mon expérience, un faux jeune, homme ou femme, est beaucoup plus pathétique qu'un vrai vieux. Ce combat contre l'usure du corps est tellement perdu d'avance... Vieillir est une réalité, parce que nous sommes inscrits dans le temps, et que nous commençons à vieillir dès notre naissance... Si nous voulons gommer cette réalité, nous risquons de nous préparer des lendemains difficiles... Vieillir, c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour vivre longtemps, *dixit* Jean-Louis Aubert.

L'adulte âgé et le corps

A chaque période de la vie, nous avons des préoccupations particulières, des soucis, des souffrances, des moments de bonheur qui vont avec ce temps... Pour l'adulte âgé, ce n'est pas le corps en soi qui est une préoccupation prioritaire mais plutôt l'état de santé du corps... Durant la plus grande partie de notre vie, et, dans cette partie du globe,

pour la plupart d'entre nous, la santé est un état ordinaire. Le constat du *bienheureux silence des organes*, (définition chinoise de la santé) ne suscite pas en nous d'émerveillement quotidien, sauf en cas de convalescence par exemple... Pour l'adulte âgé, ce bienheureux silence peut être un état particulier, exceptionnel, ou nouveau. Pour l'avoir entendu à bien des reprises, quand cet état est retrouvé (après une opération, l'adaptation d'un traitement ou d'un moyen auxiliaire, comme un appareil auditif), la joie de vivre, le bonheur d'être au monde sont intenses! Pour une grande majorité de personnes âgées de 85 ans et plus, l'état de santé, de bien-être physique, est précaire et transitoire. C'est un îlot, une parenthèse entre des périodes plus difficiles, marquées par la douleur, et surtout par l'angoissante question du retour à l'état antérieur de bien-être et d'indépendance (si partielle soit-elle).

et de l'expression... Bien vivre, entre autres choses, c'est en prendre soin, sachant que sur ce compagnon, le temps a une certaine emprise, un certain pouvoir, et que nous ne maîtrisons pas tout...

Merci de m'avoir donné la parole, et que vos journées soient belles...

De notre corps, ce drôle de compagnon, fidèle et faillible, le seul état connu, c'est aujourd'hui... Et si aujourd'hui je suis en forme, tant mieux, que je prenne cela comme un cadeau. Notre corps est une formidable création, le lieu par excellence de la perception, du ressenti

Corps...

Marie-Hélène Giostra

Corps... accord
Frisson sensation
Ange dérange
Démon obsession
Mélange étrange

Corps... colore
Pleure en couleur
Riant en noir et blanc
Fleur qui meurt
Volcan de sang

Corps... mort
Poison en flacon
Venin du Malin
Trahison destruction
Main du destin

Corps... remords
Entrailles en tenailles
Pensées plombées
Cisaille et mitraille
Rongée et blessée

Corps... décors
Tatouage pas sage
Dessin coquin
Image mirage
Écrin divin

Corps... efforts
Morsure luxure
Chuchotement indécent
Courbure texture
Palpitant ardent

Corps... dehors
Miroir soir
Jour détour
Croire voir
Cours toujours

Corps... éclore
Naissance immense
Coquille bille
Danse faïence
Crie délie

Corps... trésor
Scintillant diamant
Yeux précieux
Vibrant saignement
Aveux soyeux

Corps... or



Les corps de Galois

Gérard Antille

Le corps de ce texte qui se développe autour des extensions des corps mathématiques n'est en aucun cas réservé aux matheux ou à leur boss mais se veut ouvert aux curieux et autres amateurs d'homonymie voire d'homophonie. Il ne sera pas question de corps céleste, ou de corps plongé dans un liquide ou encore archimédien, ni de corps rompu ou de corps vidé, ni de volume voire de masse, mais d'une entité abstraite que d'aucuns aimeraient qualifier de virtuelle et qui en fait n'est qu'une disposition des parties d'un ensemble généralement envisagée comme caractéristique de cet ensemble.

Le besoin de structure s'est imposé naturellement aux humains que nous sommes. Parmi ces structures, celles de corps vont de la garde à l'algèbre abstraite en passant par le local, la règle et le compas. L'ensemble des nombres réels, muni des opérations arithmétiques de base, addition et multiplication, est sans aucun doute le seul corps au monde auquel tout un chacun s'est frotté plus d'une fois.

Quoique dans ce domaine le corps des complexes ne doive pas être en reste.

Un corps de Galois est un corps contenant un nombre fini d'éléments dont l'exemple le plus simple est composé des éléments 0 et 1 muni de l'addition et de la multiplication modulo 2, opérations qui se réalisent, respectivement, par les opérateurs logiques *ou* et *et*. Plus généralement les entiers modulo q , noté \mathbb{Z}/q , où q est un nombre premier, forment un corps fini. De même, l'ensemble des polynômes modulo $p(x)$, à coefficients dans \mathbb{Z}/q , est un corps fini dont le nombre d'éléments est égal à q^m où m est le degré du polynôme $p(x)$. Pour éviter que ce corps reste trop obscur, on peut le regarder à la lumière de classes d'équivalence de polynômes et de la sorte réfléchir à l'idéal principal. Parmi les corps, ceux de Galois sont incontournables d'autant plus que tous les corps finis sont parfaits. Cette dernière affirmation qui peut, par exemple, faire rêver tout amateur de culturisme, réjouit l'étudiant en mathématiques car il s'agit

en fait d'un théorème essentiel de la théorie algébrique des corps. Cette théorie a pris corps avec la consternation de Pythagore qui, en langage courant ou presque, réalisa que $\div 2$ ne pouvait pas s'écrire comme une fraction. Dans une terminologie un peu plus mathématique, on dit que l'équation $x^2 - 2 = 0$ n'a pas de solution rationnelle, ce qui ne signifie pas que des solutions sans raison existent ou que, au sens premier de rationnel, l'équation n'a pas de solution possédant une âme, et dieu sait dans quel corps! L'étonnement de Pythagore peut aussi s'exprimer algébriquement par la proposition : le polynôme $P(x) = x^2 - 2$ est irréductible dans le corps des rationnels. Contrairement à Astérix et à son corps d'irréductible gaulois, par l'extension des corps mathématiques, ce qui était irréductible dans un corps ne l'est pas forcément dans un autre. Ainsi, dans le corps des rationnels complété par $\div 2$ le polynôme $P(x) = x^2 - 2$ est réductible et l'équation $x^2 - 2 = 0$ possède les solutions $+\div 2$ et $-\div 2$. Remarquons en passant qu'une solution d'une équation est appelée racine du polynôme associé. De la sorte, on a complété un corps par une racine, ce qui au niveau de notre identité, peut être sécurisant en terme d'origine. Mais dix wagons plus

loin, pour un musicien, une extension de cor n'est qu'un cor des alpes. Revenons aux mathématiques. Le corpus de la théorie des corps est constitué par l'étude des solutions des équations polynomiales qui, par la contribution de Galois, a atteint l'un des sommets de la beauté sophistiquée des mathématiques. En fait la pensée de Galois est déjà porteuse des concepts fondamentaux de l'algèbre moderne. Galois a en effet approché le concept de corps engendré par un ensemble de nombres algébriques et, idée de génie, a conçu l'idée de résolubilité d'une équation comme un lien entre un certain être algébrique, une équation, et son milieu, le corps auquel on la rapporte. Un peu comme le café soluble, l'eau et la boisson rapportés dans certains corps humains. Cette analogie est incompréhensible mais cette fois ce n'est pas la faute des mathématiques... En bref et d'apparence anodine, le point culminant de plus de 2000 ans de recherche sur les équations polynomiales peut se résumer dans le théorème : *Toute équation polynomiale de degré supérieur ou égal à 1 et à coefficient dans un corps donné possède au moins une solution.*

Au delà des corps de Galois il y a aussi l'homme Evariste Galois (1811-1832)¹; le très jeune homme qui échoua deux fois à l'Ecole polytechnique pour une question qu'il jugea sans intérêt; le mathématicien dont deux mémoires rédigés pour l'Académie des Sciences furent perdus et un troisième intitulé *Mémoires sur les conditions de résolubilité des équations par radicaux* fut jugé incompréhensible par Poisson en 1831. Mais Galois, c'est aussi le républicain qui dénonça l'esprit réactionnaire du directeur de l'Ecole normale et qui fut arrêté pour avoir porté un toast à Louis-Philippe un couteau à la main. C'est aussi le pédagogue qui s'éleva contre les artifices rhétoriques des ouvrages didactiques. A ce sujet, les nombreux débats concernant l'enseignement des mathématiques et l'école d'aujourd'hui ou de demain datent plutôt d'avant-hier. C'est encore le passionné qui fut provoqué en duel pour une rupture amoureuse et qui, malheureusement, y laissa son corps presque dans un corps à corps et probablement à son corps défendant. Pour conclure cette brève biographie, on ose affirmer que Galois donna son corps aux mathématiques et voua son âme à la politique.

Ce n'est que 14 ans plus tard que

son testament mathématique, rédigé la nuit précédant son duel, fut publié. Mais l'ampleur de sa théorie fut révélée en 1870 par Camille Jordan dans son *Traité des substitutions et des équations algébriques* et plus tard encore par d'autres éminents mathématiciens. Plus proche de notre époque, la théorie de Galois et les corps finis a permis la construction de fonctions booléennes non-linéaires utilisées en cryptographie. Plus loin dans le décor, mais voisin dans le temps, les corps de Galois protègent la transmission d'images de la planète Mars des perturbations générées par tout ce qui traîne dans l'espace. Plus terre à terre, les corps finis sont à la base de la construction des carrés gréco-latins utilisés en particuliers dans la recherche agronomique.

Mais encore, en anglais, le champ de ce texte n'aurait pu exister car le corps, l'objet mathématique, est un *field*. Et comme mentionné trop succinctement, le corps de ses applications est un très vaste champ.

¹ Une histoire des mathématiques, pages 272-278, Amy Dahan-Dalmenico, Jeanne Pfeiffer, Seuil, 1986

Référence mathématique

A first course in abstract algebra, J.B. Fraleigh, Addison-Wesley, 1970

Ciel orangé
Corps allongés
L'aube

En résonance

Valeria Cimorelli

La mélodie commence. D'abord je vois un homme qui marche non-chalamment. Je vois ses pieds nus qui foulent une terre rêche et dure. J'éprouve la souffrance de chacun de ses pas comme si c'était ma peau qui s'enfonçait dans le sol. Je sens le sang qui s'échappe des minuscules orifices creusés dans ma peau par la terre. Et avec ce liquide visqueux et rouge s'échappent aussi ma vitalité et ma joie.

J'entends des notes étranges et graves qui montent parfois dans les aigus et redescendent comme pour se perdre dans les profondeurs d'une forêt d'où l'on ne semble jamais sortir.

Des voix prennent place sur la musique. Elles deviennent de plus en plus fortes et prenantes. Ce sont des voix languissantes et fermes en même temps. Des voix douces mais qui font peur. Un chant qui vient d'outre-tombe comme pour me rappeler que la mort n'est jamais loin et qu'elle m'emmènera, un jour, avec elle. Les violons prennent de l'ampleur. Le grincement des archets

se répercute sur mes nerfs. Sensation dérangeante, puis angoissante... Mais quelque chose de plus grand et de puissant doit encore venir.

Les chants atteignent leur apogée. De la musique émane la puissance. J'entre dans une dimension plus inquiétante. Je retiens mon souffle. Je sens mon cœur se contracter. Le sang y arrive beaucoup plus vite. L'air qui entre et qui sort de mes poumons est moindre. Quelque chose d'incontrôlable m'empêche de respirer. C'est un cercle vicieux. J'interdis à l'air de rentrer en moi, le sang n'arrive plus à mon cœur et mes battements s'accélèrent. Mon cœur se pince, mes côtes se referment sur mes poumons, en ne leur laissant que très peu de place.

La musique est ancrée dans ma tête. Elle a traversé ma peau, ma chair et la membrane de chacune de mes cellules. C'est comme si elle avait toujours été présente dans l'air et que je m'en étais imprégnée comme résignée à son existence. Elle a atteint directement l'ensemble de mon corps et a arrêté son travail

afin qu'il puisse entendre ce qu'elle a à lui dire. Mon esprit est déjà envahi depuis longtemps. Il est comme ailleurs sans se rendre compte qu'en moi tout fonctionne au ralenti, que je meurs progressivement.

Ensuite les voix deviennent imperceptibles et disparaissent dans ce même décor froid, triste et funeste. Finalement les violons se font discrets eux aussi. Mon angoisse est secondaire dans mon esprit, je m'apaise au son des notes aiguës et maintenant plus douces. Le sang reprend sa circulation dans l'ensemble de mon corps. Mes côtes se desserrent pour permettre à mes poumons de s'emplir de l'air que mon sang leur apporte. Ma poitrine se soulève et se rabaisse au rythme de ma respiration qui est maintenant redevenue normale. Je sens les battements de mon cœur ralentir et se stabiliser. Je reviens à la vie.

Et soudain, le grincement des archets sur les cordes ! Intensité !

Des voix masculines se détachent des autres et disparaissent laissant la place aux violons et à leurs grincements incessants. Finalement le chœur entier se donne dans un dernier élan sonore comme pour propager sa morale. C'est fini.

J'ai laissé mon esprit voyager à tra-

vers la musique et la mort pour qu'une fois rattaché à mon corps, ils puissent ensemble poursuivre leur chemin jusqu'au jour où moi aussi je foulerai d'un pas languissant la forêt sombre de la mort.

Source d'inspiration

Requiem Lacrimosa, Mozart

Clin d'œil

Lorraine Devillard

Yeux sombres, d'un bleu profond rappelant le fond des océans.
Yeux qui s'accordent avec harmonie à ce visage si joli.
Yeux formant un couple sacré avec ce nez très distingué.
Yeux qui se réfugient bien souvent, derrière ces paupières clémentes.
Yeux se liant d'amitié avec ces cheveux
rappelant l'écorce foncée du pommier.
Yeux qu'une lueur de gaîté emplit
en voulant accompagner cette bouche qui sourit.
Yeux dévoilant furtivement le pur et véritable esprit caché au-dedans.
Regard tant empli de douceur qu'il surpasse même le meilleur :
Ainsi le miel devient fade et le clair de lune maussade.
Il attire toute l'attention et nous, pauvres gens, n'avons d'yeux que pour
ce regard, fréquemment malicieux.



2 min
Yan



2 min
Stephanie



2 min
Elbane



2 min
Julia



2 min
Anne-Sophie



2 min
Corinne



2 min
Christel



2 min
Gaëlle



2 min



2 min



2 min
Sandrine



2 min
Hosine



2 min
Hélène

Symptômes

Carole Bajulaz

Tout commence par des maux de tête, ensuite le rhume, puis s'y ajoutent d'étranges sensations. J'ai mal partout, mon corps est comme pris par de subites courbatures. J'ai froid, des frissons me traversent. Je tremble, mes muscles sont crispés, je ne peux plus les arrêter. Ces tremblements me font transpirer et j'ai l'impression d'avoir atteint les quarante degrés. Mon corps est en ébullition, mes anticorps travaillent et mes ganglions me font mal. Durant cette lutte acharnée de mon corps contre l'envahisseur, je ne peux rien faire, je ne suis plus maître de mon être. La maladie m'a prise et c'est elle qui décide. Je suis au lit, immobile, terrassée par la grippe, allongée, ne pouvant plus bouger. Je suis dans l'attente. J'attends, j'attends désespérément mon rétablissement.

Ce corps

Goffrey Jordi

Je me sens prisonnier.
Prisonnier d'une enveloppe,
D'une enveloppe sale, qui pue,
D'une enveloppe moche et mal-formée.

Elle me fait mal, elle me brûle, me pique, me tiraille et me serre.
Elle saigne, suppure et transpire.

Elle me rattache à la terre et m'empêche de m'élever.
Elle m'empêche d'atteindre d'autres sphères où se trouve la vérité.
Avec elle, seuls la routine et le désespoir sont possibles.

Pourtant j'essaye de m'en évader.
Mais je n'arrive à m'en détacher que pour une courte durée.
Seulement je sais au fond de moi que viendra un jour
Où j'arriverai à me détacher définitivement
De mon corps à force de l'user.

Mon corps, mon jumeau et moi

Gabriel Alanis

Que recouvre la notion d'identité personnelle? En quoi suis-je une personne différente de vous et de toutes les autres? Y a-t-il un moyen si possible intelligible et intelligent de comprendre de telles questions et finalement d'y répondre? Peut-être hausseriez-vous les épaules comme moi face à de telles interrogations et répondriez-vous alors: "Regardez-vous et regardez-moi! Vous oseriez nous confondre?"

Une histoire de caractéristiques et de continuité

Regardons-nous justement. A première vue, certaines de nos différences sont remarquables: vous êtes petits, je suis grand (ou l'inverse); vous êtes jeunes, je suis âgé (ou le contraire)... Bref, la liste serait longue à énoncer et ennuyeuse à lire; mais, on peut imaginer la rendre suffisamment détaillée pour expliquer pourquoi vous et moi différons. De fait, l'idée qui se cache derrière ce comparatif est que nous ne sommes pas identiques en raison des caractéristiques que nous possédons. Déjà

les premiers philosophes et scientifiques l'avaient constaté, quelles que soient leurs origines ou traditions. Pour prendre un exemple plutôt ancien, Platon avait remarqué que les objets différaient de par leur *forme*, leur *genre* ou encore leur *espèce*. Pour les êtres vivants, Aristote faisait déjà appel à la notion de *devenir* ou de *génération*. Ce qui détermine l'identité d'un arbre, outre les caractéristiques qu'il possède à un moment précis, peut être résumé ainsi: à partir de la germination et jusqu'au dépérissement, son existence constitue un seul processus observable dont chacune des parties est inextricablement liée. Bref, il y a une continuité entre l'existence d'une semence, parmi d'autres, et celle d'un arbre, parmi d'autres. Ces idées issues du bon sens ont perduré jusqu'à nos jours et semblent être d'une grande utilité pour rendre compte d'un phénomène ou définir un objet; les objets ou les phénomènes diffèrent en raison de leur structure, de leurs parties, de leurs matières, de leurs fonctions et de bien d'autres types de propriétés. De même deux pro-



3ème
Eure
masque de
lapin



3ème
Laurène
masque
d'un drape

cessus continus diffèrent seulement si chacun des événements qui les constituent diffère et si au moins une de ses parties n'est pas liée à la précédente ou à la suivante par une relation donnée. Finalement, une manière de savoir ce qu'est un objet, et ainsi de décider s'il est identique à un autre, c'est de constater l'absence ou la présence de certaines caractéristiques possédées par chacun. Si deux objets ont toutes leurs caractéristiques en commun, alors ils sont identiques, c'est-à-dire tels qu'on pourrait remplacer l'un par l'autre ou bien les confondre. Or il semble que vous et moi n'ayons aucune caractéristique en commun : nous ne partageons absolument pas la même *forme* ; nous ne sommes pas du même *genre* ni de la même *espèce* ; de plus il n'y a aucune *continuité* entre les processus qui composent mon existence et la vôtre. Voilà le problème réglé, direz-vous ; tout cela suffit à décrire mon identité personnelle.

Des personnes identiques ?

Néanmoins, une fois acceptée (et justifiée) l'idée qu'il y a des caractéristiques et qu'elles peuvent être possédées par deux objets en commun (deux thèses qui heurtent l'esprit de beaucoup de philosophes), force est

de constater que cette identité de *forme* n'est pas suffisante et encore moins nécessaire pour expliquer ce qu'est l'identité personnelle. Il semble que la notion de *continuité* ne nous soit également d'aucun secours. Prenez le cas, imaginaire cela va s'en dire, de mon jumeau homozygote parfait. Il est vraisemblable que lui et moi soyons différents. Évidemment, on peut être mesquin ou inattentif vis-à-vis de lui (ou de moi) et nous confondre. À première vue, nous sommes identiques ; je pourrai jouer son rôle et lui le mien sans trop de difficultés. Pourtant, même si nous nous ressemblons, nous ne sommes pas les mêmes. Voyez la nuance ! Évidemment dans la vraie vie, et non pas dans la vie imaginaire, idéale et simpliste des philosophes, le fait que des jumeaux possèdent exactement toutes leurs caractéristiques en commun est plutôt rare, pour ne pas dire matériellement impossible. Mais cela ne constitue pas vraiment un contre-exemple. On voit bien pourquoi : même si toutes nos caractéristiques étaient similaires et que nous différions seulement en raison du nombre, une fois en notre présence, vous n'oseriez pas dire : "Mince alors ! Des personnes identiques !" Alors que vous diriez peut-être, en présence de deux

verres possédant toutes leurs caractéristiques en commun et différant seulement en raison de leur nombre: "Flûte! Des verres identiques!" Quant à la notion de continuité, me direz-vous? Malheureusement, elle ne nous est pas vraiment utile pour la raison suivante. Mon jumeau parfait et moi émanons d'une même cellule; en d'autres termes, à partir d'une unique origine se sont développés deux processus biologiques continus numériquement distincts. Or, ce n'est pas la succession de ces événements qui peut servir de critère ici pour nous distinguer ou nous conférer une identité personnelle. Même si vous savez que chaque partie d'un processus biologique donné est indépendante de chaque partie d'un autre processus, ce critère ne suffit pas pour distinguer une personne d'une autre. Pour chaque couple de jumeau parfait, peu vous importe de savoir qu'ils sont en partie constitués par un ou plusieurs processus biologiques continus et numériquement différents; en effet, en vertu de ma supposition, ils sont à première vue parfaitement indiscernables, puisqu'ils possèdent toutes leurs caractéristiques en commun. Bref, lorsqu'on emploie les notions de caractéristique et de continuité, il semble très difficile

de définir ce qui fait notre identité personnelle. Si on s'en tient à ce type d'explication, on doit faire face à une énigme philosophique.

L'hypothèse matérialiste à la rescousse

Il y a plusieurs manières de résoudre cette difficulté. Evidemment, pour ce faire, vous ne pouvez pas utiliser ici les mots *personne*, *personnalité*, *moi*, *sujet* et d'autres du même acabit qui contiennent ces types de notions pour résoudre notre problème. S'il vous prenait la fantaisie de le faire, vous commettriez une jolie faute d'argumentation et de bon goût intellectuel: vous expliqueriez ce qui doit être expliqué avec... ce qui doit être expliqué. Et, je n'en doute pas, vous êtes certainement de bon goût. Cela dit, je n'examinerai ci-dessous qu'un seul type de solution, très populaire et très peu satisfaisant. Beaucoup de philosophes estiment qu'il n'y a pas d'esprit. Une autre manière plus "moderne" de formuler cela: mon esprit, ce n'est rien d'autre que les variations de potentiels électrochimiques qui ont cours dans un seul cerveau parmi d'autres. Les philosophes appellent souvent une telle conception de l'esprit du doux nom d'*hypothèse réductionniste matérialis-*

te ou *physicaliste*. Or, il se trouve que cette hypothèse, si elle est intelligible, ce qui est loin d'être évident, permet d'éviter la difficulté que j'ai évoquée plus haut. Il y a finalement un moyen très simple de définir l'identité personnelle de mon jumeau parfait, ainsi que la mienne. L'identité de ma

« On pourrait croire à la possibilité de stocker votre personne (esprit ou caractère), comme on le ferait avec des données informatiques, dans un disque dur. »

personne, c'est l'identité de mon esprit ou de mon caractère; or, selon une telle conception de l'esprit, mon esprit ou mon caractère, cela n'est rien d'autre qu'une partie d'un cerveau parmi d'autres; bref, si nous différons, mon jumeau et moi, c'est parce qu'on mesure des variations de potentiels électrochimiques correspondant à chacun de nos esprits dans des endroits et à des moments distincts. Une de ces mesures a été effectuée dans exactement une boîte crânienne; la seconde, dans une autre. Il y a même une version plus radicale de cette théorie: les per-

sonnes diffèrent parce que chaque personne n'est rien d'autre qu'un processus biochimique observable et mesurable. Après tout, c'est bien comme cela qu'on différencie naïvement des événements de même type en physique, n'en déplaise à certains physiciens malintentionnés. Il semble que la notion de corps soit particulièrement importante dans cette explication. On pourrait s'en passer; de manière spatio-temporelle, on observe des corps, qu'ils soient micro ou macroscopiques, composés ou simples, ou des perturbations d'un milieu, c'est-à-dire des ondes. Voilà un curieux dilemme: ou bien ma personne est un corps ou bien elle consiste en ondes; mais, selon cette conception de la personne, elle est mesurable et localisable a posteriori. Toujours est-il que celui qui accepte la thèse la plus radicale est embarrassé, lorsqu'il s'agit de commenter le fait que nous possédions chacun exactement un corps. De son côté, il ne peut pas expliquer ce que signifie une telle expression. Quel sens y aurait-il à affirmer que quelque partie du corps ou que des ondes possèdent celui-ci? C'est pourquoi il serait préférable que les amateurs de cette explication se débarrassent d'une idée aussi saugrenue, ce que certains philosophes acceptent avec

beaucoup de plaisir, en affirmant que nous ne sommes rien d'autre qu'une partie ou qu'une perturbation d'un milieu donné: celui qui constitue un cerveau parmi d'autres.

Un défi (immoral) pour l'hypothèse matérialiste

Le problème avec ce type de réponse est qu'elle nous laisse un peu sur notre faim. Pour nous éclairer, voici une histoire que nous devons en partie à deux philosophes: un britannique, Simon Blackburn, et un australien, David Lewis. Si elle est logiquement concevable, cette histoire soulève une difficulté importante pour les deux versions de cette théorie de l'identité personnelle. Imaginez que l'hypothèse matérialiste soit vraie. Concédonsons aussi que l'on puisse collecter et stocker tout ce qui fait de vous une personne dans un milieu distinct de votre cerveau, c'est-à-dire: vos souvenirs, vos connaissances, vos désirs passés ou présents, votre capacité à prendre une décision et tout le reste. Surprise! L'hypothèse réductionniste ne contredit pas, sans d'autres restrictions d'ordre technique et matériel, cette dernière supposition. Bien au contraire: dans une telle histoire, on ne justifie jamais l'idée que la matière organi-

que qui constitue un cerveau parmi d'autres soit nécessaire à l'existence de telles variations de potentiels électrochimiques ou de telles ondes. Sur la seule base de ce que raconte l'hypothèse matérialiste, comment le pourrait-on d'ailleurs? Si on admet ces deux idées, on pourrait croire à la possibilité de stocker votre personne (esprit ou caractère), comme on le ferait avec des données informatiques, dans un disque dur. Les données informatiques sont, en fin de compte, des variations de potentiels électrochimiques dans un milieu donné: la matière qui compose les microprocesseurs. Pire! On pourrait alors imaginer que vous existiez, sous une forme ou une autre, même dans le cas où votre cerveau n'existerait plus. Horreur! Rien ne vous empêche maintenant d'accepter les conséquences du (mauvais) scénario de science-fiction ci-après. Vous êtes kidnappée à la sortie du cinéma. On vous conduit dans une clinique, où l'on vous plonge dans un bienveillant sommeil. Puis on procède, à l'aide d'une technique révolutionnaire et illégale, à la collecte et au stockage de ce qui est censé constituer votre personne dans un milieu distinct du cerveau qui vous contenait, en veillant à maintenir artificiellement en vie "le corps dont

vous étiez une partie". Vos ravisseurs reproduisent ensuite ce corps par un procédé dont je tairai le nom – qui serait lui aussi illégal, s'il existait – de sorte qu'il y a maintenant une réplique de ce qui est (était?) votre corps, autrement dit: une jumelle homozygote parfaite, dont le corps a le même degré de vieillissement que l'original, plongée dans le coma et n'ayant de manière effective aucun type de connaissance, de conscience ou de mémoire. Après un tel acte, vos tortionnaires copient ce qui a été stocké hors de votre cerveau et qui est censé constituer votre personne. Enfin, ils réintroduisent ces données dans le cerveau du corps originel et leur copie dans celui de la jumelle parfaite. Evidemment, vos ravisseurs peuvent faire une distinction entre vous et votre réplique avant un tel transfert. Mais imaginez qu'ils oublient que de vous deux était la réplique et qui, l'originale. Comment l'explication matérialiste peut-elle les aider à définir votre identité personnelle dans un tel cas? Si cette information les intéresse vraiment, mystère... Evidemment, on peut observer deux activités cérébrales localisées à deux endroits différents. Mais, cela ne suffit pas à vous distinguer, puisque au réveil, selon toute vraisemblance, vous aurez les mê-

mes souvenirs, les mêmes connaissances, les mêmes facultés, et pour tout dire le même caractère (de cochon, j'imagine) l'une et l'autre. Cela veut-il dire que vous soyez le même esprit ou la même personne?

« On pourrait alors imaginer que vous existiez, sous une forme ou une autre, même dans le cas où votre cerveau n'existerait plus. Horreur! »

Et vous, êtes-vous mieux lotie? Comment pouvez-vous savoir, lorsqu'on vous raconte votre infortune au moment du réveil, si vous avez été répliquée ou si vous êtes la réplique? D'autres questions tortueuses peuvent se présenter à vous (deux). Supposons qu'on vous libère, chacune dans un endroit et à un moment différents, et que vous vous retrouviez plus tard et par le plus grand des hasards: comment faites-vous pour décider qui est l'originale? Et donc la réplique? Encore plus amusant: supposons qu'on vous séquestre, à l'instar de l'homme au masque de fer, ou que vous mourriez et que votre jumelle (re)prenne votre place parmi les vôtres. En vertu de quoi,

si vous acceptez l'hypothèse réductionniste, pouvez-vous dire qu'il ne s'agit pas de vous, qu'il s'agit d'une personne différente de vous? A mon avis, vous ne le pourrez jamais sur la base unique de cette hypothèse. Le seul indice que vous ayez pour faire une distinction est cette histoire de copie et d'original: on a fait une copie de toutes les données qui constituent votre personne, *ergo* on a fait une copie de votre personne. Mais on peut compliquer l'histoire. Supposons que les ravisseurs, des personnes décidément très peu fréquentables, décident de jouer cela à pile ou face. Suivant le résultat, ils réintroduisent ce qui constitue votre personne dans le corps du double et la copie dans le corps original. Comment faites-vous pour décider avec votre *alter ego* qui est la personne originale? Pouvez-vous sérieusement dire "J'ignore si ceci est réellement mon corps", sans énoncer une aberration? Dans le doute, y aurait-il à partir de cet incident fâcheux deux *vous* indiscernables ou un seul, non identifiable? Peut-être existez-vous dans deux corps distincts? Tout le sel de cette histoire tient peut-être en ceci: on considère souvent l'unicité de la conscience comme un trait fondamental de l'identité personnelle. Mais, semble-t-il, si nous ac-

ceptons l'hypothèse réductionniste, ce n'est pas un critère qui peut nous aider à distinguer ici chaque personne, puisque, selon le sens commun, elles sont toutes les deux uniques et auront leur propre histoire à partir de cette terrible expérience. Cette hypothèse ne permet pas de trancher le dilemme suivant: au réveil, il y a deux corps différents et peut-être deux personnes différentes, deux identiques, comme des objets qui auraient toutes leurs caractéristiques en commun, ou encore une seule qui aura deux biographies différentes... le comble de l'incongruité. A mon humble avis, ces types d'incertitudes suffisent à montrer pourquoi la solution matérialiste est inadéquate. Affirmer que notre personne, notre esprit ou notre caractère est une partie (ou la perturbation) d'un corps n'est ni suffisant, ni nécessaire pour décrire l'identité d'une personne; si nous possédons vraiment une telle identité, alors cette explication n'est pas la bonne. Evidemment, cela ne montre pas que l'hypothèse réductionniste forte est fausse (il y a de vrais arguments philosophiques contre une telle conception de la personne ou de l'esprit). Malgré cela, cette petite histoire permet simplement de décrire les limites de ce type d'expli-

cation, lorsqu'on essaie de définir l'identité personnelle d'un individu.

L'utilité de la notion de possession d'un corps

En guise de conclusion, je répondrai très succinctement aux questions suivantes. Si on accepte les extravagances du (mauvais) scénario de science-fiction, y a-t-il néanmoins une manière cohérente et intelligible qui vous permettrait de distinguer votre jumelle de vous-même? Et y a-t-il enfin une possibilité qu'une tierce personne vous distingue? En ce qui concerne la seconde question, on peut affirmer la chose suivante: dans la situation décrite par Blackburn et Lewis, il est très difficile de trouver un moyen pour vous distinguer. Si à première vue vous avez tout en commun, et si on n'a pas assisté à l'expérience de répllication, on ne peut trancher le dilemme exposé plus haut. Il semble que vous pourrez avoir chacune une personnalité différente par la suite; mais cette donnée ne suffit pas pour répondre au défi posé à notre philosophe matérialiste. En conséquence, il sera difficile de répondre aux questions suivantes: Qui de vous deux est l'originale ou la réplique? Votre personne telle que vous la conceviez avant cette

expérience horrible et fictive existait-elle encore? Ou doit-on affirmer qu'il y a deux personnes différentes, à partir du moment où l'expérience a été effectuée, qui ne sont pas identiques à celle qui existait auparavant? A ce propos, Lewis emploie une jolie métaphore pour résumer la situation. Dans mon histoire, dès que chaque jumeau sort du coma, alors que normalement la biographie de la personne qui subit une telle expérience devrait former une ligne droite, elle contient désormais une bifurcation. Toutefois, cela ne veut pas dire qu'aucun des jumeaux ne possède une identité personnelle, qu'il est impossible de définir celle-ci ou qu'ils ne peuvent pas réussir à se distinguer l'un et l'autre. On peut en effet répondre à la première question. Il y a un moyen très simple de différencier des personnes. En tant que personne, je diffère de n'importe qui en raison de la perspective que je possède. Il semble que cette condition soit nécessaire. De fait toutes nos caractéristiques ou nos dispositions peuvent être identiques; mais, si je diffère de quelqu'un, alors il est nécessaire que j'aie une seule perspective et que cette perspective diffère de sa perspective. Si nous acceptons cette idée, nous avons une condition nécessaire, mais non

suffisante pour définir l'identité personnelle: la localisation spatio-temporelle inhérente à une perspective (ce qu'on appelle souvent une situation ou un contexte). Je crois qu'une telle assertion implique que je possède exactement un corps et que celui-ci occupe naïvement et exactement une partie de l'espace-temps; il diffère donc nécessairement des autres en raison du nombre, ce qui implique que ma perspective diffère nécessairement des autres perspectives en raison du nombre. Cela va sans dire, le philosophe matérialiste ne peut accepter cette hypothèse. Il doit trouver un moyen de rendre compte de la notion de perspective en termes purement physicalistes; il doit expliquer la notion de perspective sans faire appel à l'idée qu'un individu possède un corps. C'est certainement pour cette raison que la notion de corps a une utilité, lorsqu'il s'agit de définir l'identité personnelle d'un individu. S'il possède une telle identité, alors il possède nécessairement un corps distinct de n'importe quel autre corps. Cette condition est minimale, pour ne pas dire minimaliste, voire simpliste. Mais elle est importante à noter parce qu'elle constitue un présupposé de beaucoup de théories de l'identité personnelle qu'on

oublie parfois de formuler explicitement. Bien sûr, elle ne règle pas toutes les questions et a l'air d'être une gigantesque platitude (comme beaucoup de considérations philosophiques intéressantes). C'est aussi une condition nécessaire pour laquelle je ne fournis aucun argument positif; je ne cherche pas non plus à défendre l'implication que j'ai mentionnée à son sujet. Malgré cela, je pense que cette petite théorie permet en partie d'éviter les difficultés rencontrées par la conception matérialiste de l'identité personnelle.

Voyage d'une fumée

Alexandre Exquis

Je respire une dose d'air frais
Et décide de lui ajouter une note épicée
J'aspire alors une délicieuse fumée
Aux effluves qui enchantent le palais

Les volutes ondulent des lèvres aux narines
Et marquent de leur senteur les muqueuses fines
Qu'elles effleurent d'une caresse brûlante
En évoluant au gré de leurs formes changeantes

Puis, la fumée s'engouffre en une spirale
Elle voyage dans les tuyauteries noircies
Un vaste labyrinthe de tissus organiques
Où elle étouffe la vie sous sa cape de deuil

Enfin elle atteint le fond poussiéreux
Paysage grisâtre aux vestiges cendreaux
La fumée s'y dépose et s'y étale
Comme la brume recouvrant les pierres tombales.

Première fois

Sébastien Estupina

Doucement, il faut y aller lentement, c'est la première fois
J'utilise ma main afin d'effleurer cet inconnu
Avec délicatesse j'applique une pression
Et un premier frisson se fait sentir
Au fur et à mesure de mes attouchements
Je sens que cela devient humide
Je me décide enfin à utiliser mon autre main restée inactive
J'effectue une pression beaucoup plus forte cette fois-ci
Un cri de douleur retentit dans la nuit
Du sang s'écoule...
Doucement, il faut y aller lentement, c'est la première fois

Malgré la douleur je continue ma douce exploration
Le sang ne coule plus
Et j'éprouve une sensation agréable monter en moi
Je relâche un instant, sinon je vais exploser
Je me remets à l'ouvrage
Et intensifie mes pressions devenues incessantes
Mon effort me coupe la respiration et me fait transpirer
Dans la sueur je sens arriver cette délivrance
Un sentiment m'envahit et la douleur laisse place au plaisir
De ce plaisir s'écoule un liquide blanc

Epuisé, je m'assois, tout en fermant les yeux, je commence à rire
Doucement, il faut y aller lentement, c'est la première fois
Que je perce un bouton

La victime

Cyril Kritzinger

Mal, douleur, cymbale, malheur, torpeur, grande symphonie de la mort... Non! Pas la mort! Peur! Pleurs! La faux m'a raté. Je ne peux mourir! Une aide peut-elle venir? L'acier, le froid, les outils, souffrance, souffrance, je souffre! Anesthésie, scalpels, cuillère, table, boucher, fou. Mes sens d'homme à la merci d'un fou. Déjà il m'a pris la parole. Son outil me transperce la langue comme une piqûre de scorpion. Ça coupe, agrippe, ça croche, une cloche, ça sonne. Le son du métal résonne dans ma tête et clic et cloc, tacloc et paf plaf, s'agrafe. J'entends les paroles de mon tortionnaire remplies d'une sombre gloire. Ce fou trahit la médecine, comme un chrétien ouvre son cœur au noir Satan. Comment supporter! Je sens depuis trois jours! Trois nuits! Je sens l'acier, le froid à l'intérieur de moi. L'outil serpente, il se glisse le long et claque! Ma trachée s'est déchirée. Les bulles de sang éclatent, ma gorge s'emplit, le liquide tombe, il coule, les perles rouges roulent sur la table qui se tache, plic ploc, le pourpre et l'acier

s'entrechoquent. Ce petit bruit régulier bientôt va se calmer. Non! Cela continue! Enfer! C'est le Diable! Le Diable Rouge! Mon corps gargouille, je vois mon cœur de taches barbouillé. Quand vas-tu t'arrêter! Bourreau sans pitié! Achevez-moi! Libérez-moi! C'est mon cœur! Mon cœur! Le ventricule, il recule, elle revient, elle revient! C'est la douleur physique! Je n'en peux plus! Désespoir, souffrance, souffrance, je souffre! Oui! Le soufre d'un volcan dont la lave coule de mon cœur. Comment cela existe-t-il? Mon corps! Quel corps? La vue, il me reste la vue. Écoeürante, vomissante, je ne peux vomir! Que vomir? La seule vision de mon corps inerte sur la grande table d'acier me procure une vague de dégoût dont l'écume salée me monte à la bouche, mais rien n'en sort! Douleur mentale! Folie, je n'ai plus de corps! On me l'a pris! Une lame de fond m'envahit. Un aigle s'envole, la montagne s'écroule. Je vois gris, je vois noir. La lumière!



11. Juit
Pasque singe
3 min

Le corps supplicié

Michel Porret, Université de Genève

Née de la culture juridique et politique des Lumières, la modernité pénale de l'État de droit prohibe l'atteinte au corps humain. La loi garantit l'intégrité physique de chacun. Selon les principes de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1789, le droit de punir ne fera que neutraliser l'individu convaincu d'un crime selon le code pénal. Lié à celui de la légalité, ce postulat de sécurité individuelle soutient le Code pénal de 1791. Bien que légalisant la peine capitale, il affirme qu'elle "consistera dans la simple privation de la vie, sans qu'il puisse être jamais exécuté aucune torture envers les condamnés" (I, art. 2). Dès la fin du 18^e siècle, en Europe et aux États-Unis, la prison des philanthropes et des libéraux applique cette philosophie de la désincarnation pénale. Pourtant, on ne peut penser l'histoire du droit de punir en négligeant celle du corps violenté par la loi. Durant l'Ancien Régime, la pénalité corporelle est la norme punitive de toutes les sociétés européennes. Le supplice de l'*homo criminalis* illustre la sacralité du châtement public, soit ce qui "doit

être vénéré" en suscitant l'horreur. Il condense donc la vénération sociale de la haute justice servie par son exécuteur (bourreau) et l'infamie douloureuse du "patient" brisé sur le gibet durant la liturgie du supplice.

La douleur du supplice

Le spectacle de la douleur devait édifier les justiciables rassemblés "à son de trompe" afin de prévenir le crime. Consolé par un prêtre pour mourir comme le larron repent, le patient du bourreau incarne la *pédagogie de l'effroi*, toujours calculée selon l'atrocité du crime que rappelle la sentence criminelle lue au peuple. Spécialité du bourreau, la liturgie du supplice public culmine dans les mutilations qui illustrent le symbolisme expiatoire du châtement corporel : langue sectionnée des blasphémateurs ; yeux crevés, oreilles et nez coupés des faussaires ; noyade des femmes adultères. La marque au fer chaud des récidivistes signale leur endurcissement dans le crime. Outre l'usage de la défiguration et du marquage corporel, quatre modalités

punitives frappent les condamnés. Jusqu'au début du 17^e siècle environ, la *peine du feu* sur le bûcher attend les sodomites, les hérétiques et les individus accusés de *maleficium* (sorcières, sorciers). Le supplice de la corde (pendaison infamante) châtie les roturiers – hommes et femmes. Infligée par le glaive, la décollation vise les aristocrates qui ont le privilège d'échapper au contact flétrissant du bourreau. S'y ajoute finalement le supplice de la roue réservé aux brigands brisés sur l'échafaud, puis exposés sur une roue, la face tournée vers le ciel, afin de servir d'exemple à quiconque voudrait commettre le même crime. Ainsi, dès 1538 en France, le supplice d'être rompu

« Durant l'Ancien Régime, la pénalité corporelle est la norme punitive de toutes les sociétés européennes. »

vif punit les voleurs de grands chemins, certains meurtriers (domestiques, parricides). Ce supplice vise aussi les contrebandiers qui, comme Louis Mandrin roué vif à Valence en 1755, brisent le monopole fiscal de l'État. À l'instar de Damiens, tenaillé aux mamelles, puis démembré le 2

mars 1757 par quatre chevaux en place de Grève pour avoir blessé le 5 janvier d'un coup de canif Louis XV, le régicide est écartelé, son cadavre finit sur le bûcher. Ayant voulu détruire physiquement l'incarnation humaine de l'État, par symétrie punitive, le régicide est anéanti dans son corps, comme l'empoisonneur. En 1743, dans la Principauté prussienne de Neuchâtel, l'empoisonneur Daniel Montandon est exécuté, la "corde au cou", au "lieu patibulaire" avec son complice Morel. Pour illustrer la gravité du crime commis, la liturgie pénale culmine dans la théâtralisation de l'anéantissement corporel. En présence des magistrats, des pasteurs et d'une "multitude de spectateurs" (femmes, hommes, enfants), les deux hommes seront "rompus vifs", selon ce qu'ordonne *La Caroline* (code criminel utilisé dans l'Empire allemand depuis 1532). Après avoir assisté au supplice de son complice, Montandon confie aux pasteurs être "bien aise" d'avoir eu la "douleur de la mortification d'un pareil spectacle". Il reconnaît la gravité de son forfait. Il recherche la "grâce de son divin Créateur". Empoigné par le bourreau, il est dénudé en signe d'humilité. Après avoir affirmé n'avoir dit que la "pure vérité", l'accusé est étendu et lié sur les "blocs" du gibet, le visage

vers le ciel. Silencieuse, la foule retient son souffle. Impassible, le bourreau contemple le corps du patient. Ce professionnel du corps violenté s'anime. Armé d'une barre de fer carrée (environ dix kilos), sans haine, il le "rompt" et le "brise, membre après membre". Dans le procès-verbal de l'exécution, le greffier note qu'à chaque impact le supplicié implore la "grâce et la miséricorde de Dieu avec zèle, ferveur et résignation". Nul "trouble" ne l'agite. Il ne profère aucun "murmure" de révolte ou de "désespoir". Ayant reçu le "coup de grâce" dans l'estomac, Montandon encore vivant est "porté sur le bûcher". Les flammes consomment son corps agité par des spasmes d'agonie. Ensuite, ses "cendres sont jetées au vent". Exit l'empoisonneur Montandon. Au terme du supplice, les magistrats et les pasteurs se retirent, la foule s'éloigne, le bourreau remise ses instruments. À l'époque moderne, le droit de punir vise trois objets : vengeance publique, expiation (réparer le mal du forfait par le mal du supplice) et prévention du délit par l'exemplarité du châtiement. Le supplice public est un rite judiciaire qui donne à voir le monopole du glaive détenu par l'État que conforte l'Église. Le rite de l'échafaud démontre que nul crime ne restera impuni. En s'incarnant par la souf-

france illimitée dans le corps puni, la liturgie du supplice oppose ensuite le mal de la peine à celui du crime puni. La douleur infligée illustre l'analogie judiciaire forgée entre l'empoisonnement (qui ronge le corps de la victime) et l'anéantissement corporel du condamné. Le corps du supplicié devient une dépouille privée d'humanité, indigne de l'inhumation chrétienne. Nuisance sociale, le cadavre mutilé est souvent abandonné à la rigueur des intempéries. Découpé en quatre morceaux, il sera exposé aux portes de la ville pour intimider le public. Le supplice vise finalement la prévention générale du crime. Selon le refrain des sentences judiciaires jusqu'à la fin du 18^e siècle, la terreur du supplice doit dissuader les criminels potentiels. Outre l'infamie posthume du patient, l'exposition cadavérique prolonge ainsi la pédagogie de l'effroi théâtralisée sur le gibet. L'exécution vise donc toujours la flétrissure exemplaire du condamné. Elle édifera idéalement le peuple turbulent pour le contraindre à vivre vertueusement, éloigné du crime. Moralisé et conforté par le prêtre, le criminel incarne la figure du larron repent. Son passage sur le gibet éprouve son repentir moral et signale idéalement son adhésion au mal de la peine comme thérapie sociale. Pourtant,

les archives criminelles montrent que maints condamnés meurent sur le gibet en maudissant la justice.

Ecce Beccaria!

Le temps des Lumières rejette la norme du corps violenté pour celle du corps incarcéré. Dès les années 1750 environ, inefficace, la prévention par le supplice corporel devient obsolète. En juillet 1764, le marquis milanais Cesare Beccaria (1738-1794) publie anonymement à Livourne (Toscane) son fameux traité *Des Délits et des peines* (*Dei Delitti e delle Pene*). Ce petit ouvrage (moins de cent pages) frappe l'opinion publique de l'Europe des Lumières. Il devient vite un best-seller édité, réédité, contrefait et traduit dans toutes les langues. Jugé "matérialiste", le 3 février 1766, il est mis par l'Église à l'Index des livres prohibés. Dès 1777, sa traduction anglaise à Charleston inspire Thomas Jefferson pour élaborer la législation criminelle des États-Unis contre celle de l'Angleterre. Dès l'aube du 19^e siècle, le nom de Beccaria s'attache au débat sur la légitimité de la peine capitale. En France, l'échec de son abolition de 1908 sera tardivement effacé par l'abrogation de 1981 que réalise le Garde des sceaux Robert Badinter, notamment inspiré par

l'"audace du discours abolitionniste de Beccaria". Jusqu'à aujourd'hui, Beccaria incarne ainsi la figure du juriste qui "essaya d'humaniser le droit pénal". Suivant Locke, Montesquieu et Rousseau, Beccaria veut humaniser et séculariser le droit de punir. Il réclame l'abolition de la torture judiciaire et de la peine capitale pour les crimes de droit commun. Son livre devient le manifeste du réformisme philosophique de l'absolutisme. Parmi d'autres philosophes qui le louent, Voltaire écrit à Beccaria, son "frère en philo-

« Vous travaillez pour la raison, vous écrivez pour l'humanité, qui ont été toutes deux si longtemps écrasées. » Voltaire

sophie": "Votre ouvrage a fait et fera du bien. Vous travaillez pour la raison, vous écrivez pour l'humanité, qui ont été toutes deux si longtemps écrasées" (Ferney, 30 mai 1768). Défenseur de Jean Calas et du chevalier de la Barre, tous deux exécutés comme hérétiques – le premier rompu vif en 1762, le second décapité et brûlé en 1766 – Voltaire perçoit la modernité radicale du projet beccarien. Outre de vouloir séparer les sphères reli-

gieuses de celles du pénal, afin que le suicide ou l'homosexualité ne soient plus réprimés comme des crimes, Beccaria réclame la désincarnation absolue du droit de punir. Visant à venger Dieu blessé par le crime des pécheurs, le supplice ne peut être qu'infini dans la douleur infligée. Il doit disparaître. Partisan des travaux forcés, Beccaria récuse l'usage pénal du corps violenté en affirmant à juste titre que l'échafaud ne prévient pas le crime. À l'instar de la torture alors utilisée pour forger la confession judiciaire du délit, la "peine de mort, affirme Beccaria au chapitre 28 de son ouvrage, est nuisible par l'exemple de cruauté qu'elle donne". Contre la férocité du châtement corporel, Beccaria oppose la modération de la peine désincarnée. La justice neutralisera le criminel jugé sans mutiler son corps. Socialement inefficace, la mort sur le gibet est remplacée par la peine corrective du condamné incarcéré. Pour la prévention des délits, Beccaria veut resocialiser le condamné plutôt que l'anéantir physiquement. Pour un droit de punir adapté à l'Homme des Lumières, l'humaniste Beccaria réfute ainsi la logique expiatoire de l'échafaud. En affirmant que le crime est moins un péché qu'un délit social, il a forgé la culture juridique et politique de notre État de droit. L'ultime para-

graphe de son ouvrage en évoque la "règle générale": "Pour que n'importe quelle peine ne soit pas un acte de violence exercé par un seul ou par plusieurs contre un citoyen, elle doit absolument être publique, prompte, nécessaire, la moins sévère possible [...], proportionnée au délit et déterminée par la loi". Le plaidoyer humaniste de Beccaria pour une justice à visage humain n'a rien perdu de son actualité. Il aide à penser le droit de punir de la démocratie moderne qui a sécularisé le régime pénal en abrogeant définitivement (espérons-nous) l'usage archaïque du corps puni. Or, aujourd'hui, comme sous l'Ancien Régime en Europe, la punition corporelle continue de défigurer l'humanité dans les sociétés où les sphères judiciaires et religieuses se recourent encore (Iran, Arabie Saoudite par exemple). La contamination religieuse du pénal légitime la publicité du supplice expiatoire, notamment la lapidation des femmes adultères et la décapitation au sabre des criminels.



Elle tourne

Rebeca Castilla

Tourne encore... virevolte ! Saute et hop ! Chassé, plié, entrecroisé, pas de bourrée ! Où dois-je aller ? Un picotement vient se loger dans mes pieds et s'amuse à remonter et à traverser tous mes membres pour atterrir enfin dans mes bras et jusqu'au bout de mes ongles.

Applaudissements –

Un sentiment de fierté m'envahit. Mes lobes d'oreilles s'engourdissent pour ne ressentir plus qu'un bourdonnement.

Les gens sont debout ! –

Vient ensuite le final, avec cette improvisation tant attendue et redoutée. Mon corps n'a jamais ressenti une telle vibration. L'espace m'appartient et autour de moi rien n'existe mis à part, bien sûr, cette terre aride et brûlante qui empêche mes pieds de rester immobiles. Puis c'est l'obscurité. Un cri terrible a fait sursauter le public, un déchirement, un hurlement s'est entremêlé dans mes tripes. Non !!! Je ne la sens plus ! Elle n'est plus ! Comment ça, quoi donc ? Ma jambe voyons ! Elle a disparu sous les instruments du chirurgien

et désormais je ne pourrai plus... je ne... Aaaahhh !!!

Mon front est en sueur, je tremble et pense à ma jambe perdue. Je remarque pourtant que dix orteils remuent, ce n'était qu'un cauchemar. Lui aussi est là. Couché près de moi, il a pris entre ses tendres mains mes pieds. Il les aime tant ! Il les observe, les caresse, les embrasse. Nous nous regardons et comme dans une compétition nos regards refusent de se détourner, comme si chacun tentait d'atteindre une profondeur irréaliste. Et la chair tourne, virevolte... et elle se confond, fond et danse.

Le corps de l'athlète

Anthony Richoz

Tu m'ordonnais la perfection pour réaliser tes objectifs,
Tu m'obligeais à peaufiner mes gestes,
Sans relâche, sans pitié, sans états d'âme.
Mais lorsque tu n'étais plus objectif,
Tu m'injectais ton orgueil dans l'espoir d'atteindre cette vitesse rêvée.

Maintenant, je n'en peux plus ! Je suis fatigué, exténué, cassé.

Tu m'as poussé à bout... Nous en subissons les conséquences.
Tu voulais que je dépasse mes limites,
Maintenant je ne peux les transcender.
Je vais m'immobiliser, incapable de résister.

La Ligne Blanche que tu voulais franchir,
Toujours plus vite,
Est dorénavant la cause de notre faillite...

Anorexie

Sylvie Bertrand

Une chute,
Un but.
Sous l'emprise d'une loi,
Me trouver un autre moi.

Contraindre, réduire,
Restreindre, détruire.
Tels sont mes désirs,
Diminuer mes plaisirs.

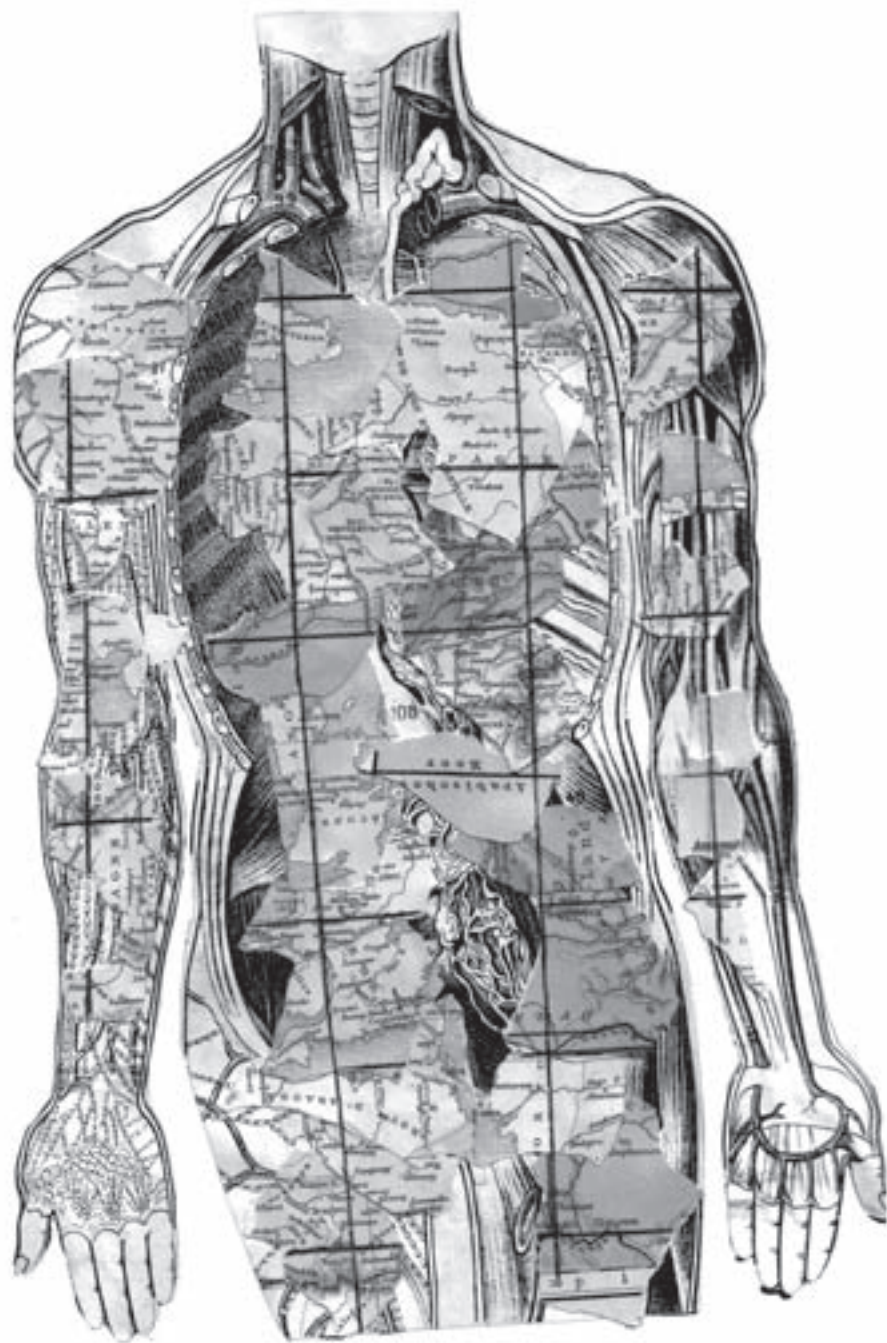
Une force intérieure
Me pousse à me surpasser,
A atteindre mes limites.
Dans ma tête je me sens plus forte,
Imperturbable, intouchable.

Mon corps ne suit pas
L'élan qui m'anime.
Les jours passent
Les semaines s'écoulent.
Je ne me reconnais plus.
Une autre fille est apparue
Dans ce monde d'inconnus.

Devenir un fil de fer;
Connaître l'enfer,
Changer d'apparence
Et entrer dans une transe.

Il m'est impossible
D'arrêter la machine.
Le train est en route.
Maintenant il est trop tard,

Je pars ...



Lien vital

Carole Gilli

Le corps, cet organisme de l'homme, cette partie matérielle de l'être humain, est si complexe dans sa conception et son mécanisme, que seules de longues études permettent de les comprendre. Ce corps se meut chaque jour, au travers d'un monde dont la vérité échappe à ce que l'on nomme l'esprit, il évolue animé par ce principe de pensée, jusqu'au jour où il se meurt. Ce jour arrive certes pour tous, mais avant cela, quelle est la nature du lien qui unit le corps et l'esprit? Sommes-nous cette partie matérielle ou avons-nous ce corps comme support pour notre intellect? Pour répondre à cette problématique, quoi de mieux qu'une affection de l'esprit qui s'abat sur le corps, l'anorexie-boulimie.

Lors de la phase anorexique, l'esprit prend le pouvoir, il maîtrise tout. Il est et le corps subit. L'esprit efface la fatigue due aux exercices incessants, effectués dans le coin d'une chambre, il fait taire la faim qui tord l'estomac au petit matin. L'esprit étouffe la douleur d'un os sur une chaise, il contrô-

le toutes les sensations corporelles. Le corps et l'esprit sont alors deux entités qui cohabitent, sous le toit de la vie, dans la haine et la souffrance. L'esprit souffre de cette cohabitation, de ce corps qu'il doit supporter tous les jours un peu plus difficilement. Face à un miroir, il ne peut cacher son dégoût, la répugnance, la colère qu'il a envers cette horreur qui lui arrache cruellement sa dignité.

« L'anorexique est un esprit possédant un corps contre lequel elle se bat. »

L'esprit veut supprimer ce corps qui l'empêche d'atteindre sa perfection, qui l'empêche de s'épanouir. On peut dire alors que l'esprit a un corps, qu'il a une entité physique qui s'accroche à lui malgré un combat sans merci. L'anorexique est un esprit possédant un corps contre lequel elle se bat.

Mais, le lien qui unit le corps et l'esprit ne peut être rompu. Le désir de l'anorexique, de se séparer de ce

corps qui l'accable, tire sur ce lien comme sur un élastique, jusqu'à ce que cette fibre, alors à son extrême extensibilité, se resserre telles des menottes unissant le corps et l'esprit. Un jour, fatigué, assoiffé et torturé, le corps tombe, s'écroule sous le poids de la haine. Alors, l'esprit se retrouve prisonnier de son corps, trop faible pour se mouvoir. La force, la puissance de l'esprit ne suffisent plus, le corps est trop lourd de souffrance. Affamé, il prépare sa vengeance, la phase boulimique commence.

Une main, elle attrape un bout de pain, le porte à la bouche qui le mâche et l'avale. La main attrape un bout de chocolat. Une chose après l'autre, les mains, la bouche puis l'estomac, rien ne peut arrêter cet engrenage. Le corps décide, les membres s'agitent et l'esprit, lui, regarde, souffre. L'esprit ne peut agir; il est là, inerte, dans ce corps révolté qui sévit sans même le consulter. Le corps est et l'esprit subit. Puis, lorsque le ventre devient trop rond, l'esprit trop lourd, les doigts s'approchent. Doucement, ils s'infiltrèrent dans l'entrebâillement de la gorge et viennent appuyer là, sur ce petit bout qui fait mal. L'esprit et le corps commencent alors une bataille acharnée.

Les doigts sont poussés par l'esprit et retenus par le corps, parfois l'esprit gagne et l'eau devient trouble et, d'autres fois, l'eau reste claire.

Les deux entités tentent d'affirmer, l'une après l'autre, leur force, leur domination, mais l'élastique ne peut supporter bien longtemps ce petit manège. Un jour, le lien cédera, le corps et l'esprit se sépareront et se perdront. L'esprit est la pensée qui permet au corps de s'animer et le corps l'animation qui permet à l'esprit de penser; l'un sans l'autre, ils ne peuvent exister. On ne peut être uniquement un esprit ou, à l'inverse, un corps. C'est l'enlacement de ces deux entités qui donne naissance à l'être humain, qui fait que vous pouvez lire ce texte en cet instant. L'harmonie du lien qui les unit est certes très fragile et nécessite un combat quotidien pour la maintenir; ceux qui ont souffert de cette affection pourront en témoigner.

Nous les poils

Leila Grandjean

Nous les poils, nous recouvrons ton corps entier. Nous pouvons être blonds, bruns, noirs ou roux, cela dépend de la pigmentation de la peau. A certains endroits de ton enveloppe charnelle, nous sommes plus foncés, car notre présence est indispensable. Une partie de nous, se cache sous l'épiderme, qui protège ton être intérieur.

Pourtant, beaucoup nous trouvent disgracieux! Ils essayent même de nous supprimer. Quelle offense! Nous qui avons pour fonction principale de protéger la peau contre la profusion des agressions extérieures! Nous sommes programmés naturellement à pousser sans cesse. Notre seul moyen de défense est de repousser encore plus forts. Notre couleur change et s'assombrit, signe de notre colère impétueuse! Ce combat dure depuis d'innombrables siècles et continuera jusqu'à ce que toi, humain, tu prennes conscience de notre importance et de notre utilité!

sommes aussi capables de traduire tes émotions en nous hérissant. Lorsque tu éprouves un sentiment tel que la peur, un léger frisson parcourt ton corps et nous, les poils, nous nous dressons lentement et devenons rigides sous l'effet de pulsions envoyées par l'encéphale. La même réaction survient lors de tendres caresses que peut te procurer une tierce personne; tous tes sens s'éveillent, le monde extérieur disparaît doucement, un flot de bonheur envahit ton corps et tu savoures délicatement ce moment intense.

Regarde, misérable humain, nous ne sommes pas si vilains, puisque nous sommes la manifestation de maintes émotions.

Cependant, n'oublie pas que nous

Vous arrive-t-il parfois d'avoir
 cette impression qu'on vous comprend
 de vous ? Sentir cette chaleur vous envahir, vos mains
 qui montent subitement à vos
 joues ?
 C'est ce qu'on appelle avoir la sensibilité à fleur de peau.
 Pourquoi ?
 Parce que vous êtes une personne qui a une sensibilité à fleur de peau.

Sur ma bouche
Ton rouge à lèvres
Délicieuse nuit passée

Le monde du nombril

Marianne Grosjean

Plume main papier
Ecran doigts clavier
J'écris, je tape, je crie, tu t'en tapes.

Uni fac manif
Ca va Peut-Etre
Finir par des griffes
Elèves Contre Prêtres

Coups de battes Policiers Etudiants
Naturellement Outrages à la Nation

Les mots roulent autour de toi
créent une douce mélodie
Il est si douillet le sofa
t'as le doigt de pied qui frémit

D'aise ! L'attention captivée
Par un certain p'tit quelque chose
Qui sur ton ventre, là, planté
Arbore un joli petit rose

C'est creux, c'est vide et c'est tout rond
Une œuvre d'art aux proportions
Admirables ! Et, O merveille !

De par forme et coloration
C'est la digne reproduction
De notre monde où tout sommeille.

Le Banquet, Platon, GF, 2001

Comment, à l'origine figures gémellaires, les humains bientôt furent séparés, cherchant depuis lors leur tendre moitié.

Essai sur l'origine des connaissances humaines, Condillac, Paris, Edition Galilée, 1973

En correspondance avec Diderot et les Encyclopédistes, ce disciple de Locke et passeur des philosophes empiristes anglais, assemble pièce par pièce une statue à qui il insuffle une vie théorique convaincante pour démontrer le rôle de nos sensations et de notre corps dans la constitution de nos connaissances.

Ethique et Infini, Emmanuel Lévinas, Le Livre de Poche, 1982

"C'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton et que vous pouvez les décrire, que vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure façon de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux!" Où le visage qui se découvre à mon regard m'engage dans une expérience philosophique fondamentale sur laquelle repose la question de ma responsabilité d'être avec autrui.

Histoire de la beauté, *Le corps et l'art d'embellir, De la Renaissance à nos jours*, Georges Vigarello, Seuil, 2004

Cinq parties pour cinq moments de l'histoire de la beauté dans le monde occidental. S'appuyant sur des documents des différentes époques – des textes de Ronsard aux conseils donnés par les magazines actuels – l'auteur traque non seulement ce qui fait les codes de beauté d'une société mais aussi les mots utilisés pour les énoncer et la manière de les regarder.

Histoire du corps, 1. *De la Renaissance aux Lumières* 2. *De la Révolution à la Grande Guerre* 3. *Les mutations du regard, le 20^e siècle*, Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, Seuil, 2005

De l'influence de l'Eglise sur le corps au don d'organes, des dissections à la gymnastique, de la douleur au culte de la beauté, du regard sur l'infirme à la conquête de l'hygiène, de la guillotine au sanatorium, la question du corps, de l'individu est ici posée par des spécialistes de l'histoire sociale qui conduisent le lecteur de l'émergence d'un *corps moderne* aux interrogations sur les limites de l'humain.

Histoire de l'œil et Histoire de l'érotisme, Georges Bataille, Gallimard, 1976

Auteur d'une œuvre fondamentale – mais au demeurant inclassable – du siècle dernier: œuvre dérangement, excessive, voire monstrueuse aux limites de la littérature, de la philosophie, de la théologie et des sciences humaines, dont la partie émergente se retrouve au rayon de la littérature érotique; Bataille y célèbre ces parties honteuses de notre corps que la pensée ne cesse de recouvrir pudiquement.

L'Image corps, *Figures de l'humain dans l'art du 20^e siècle*, Paul Ardenne, Ed. du Regard, 2001

Le corps glorifié, le corps souffrant, le corps mis en doute et en pièces, le corps terrain de jeu, le corps érotisé, le corps participatif, le corps monstrueux, le corps qui disparaît: autant d'entrées qu'ont exploitées les artistes du 20^e siècle et dont rend compte, jusqu'à tisser un panorama quasi organique, ce texte foisonnant d'exemples variés (peinture, performance, sculpture, photographie, nouvelles technologies).

Justine ou les malheurs de la vertu, Sade, Paris, J.-J. Pauvert, 1955

Une théorie de corps déployée en une orgie combinatoire: "Pour qui veut aller au fond de ce que signifie l'homme, la lecture de Sade est non seulement recommandable, mais nécessaire" (Georges Bataille, *Préface à Justine ou les malheurs de la vertu*).

Méditations métaphysiques, Descartes, Paris, GF, 1992

Le dualisme cartésien fait du corps et de l'esprit deux entités distinctes. Il n'empêche que les liens entre les deux sont complexes. Descartes lui-même l'admet: "Je ne suis pas logé dans mon corps ainsi qu'un pilote dans son navire".

Le Nu impossible, François Jullien, Paris, Seuil, 2005

L'Occident a sans relâche représenté le nu. Les Chinois s'en sont, eux, complètement détournés. François Jullien s'interroge sur les présupposés philosophiques et culturels qui expliquent une aussi grande différence.

L'Œil et l'Esprit, Maurice Merleau-Ponty, Paris, Gallimard, 1964

Pour ce philosophe français du 20^e siècle, auteur de la *Phénoménologie de la perception*, nous ne pouvons connaître que dans la mesure même où nous habitons le monde et notre corps qui est dans le monde: "Il faut que la pensée de science – pensée de survol, pensée de l'objet en général – se replace dans un « il y a » préalable, dans le site, sur le sol du monde sensible et du monde ouvert tels qu'ils sont dans notre vie, pour notre corps, non pas ce corps possible dont il est loisible de soutenir qu'il est une machine à information, mais ce corps actuel que j'appelle mien, la sentinelle qui se tient silencieusement sous mes paroles et sous mes actes."

Orlan, Collectif, Paris, Flammarion, 2004

Tous les travaux que cette artiste a effectués depuis les années 60 ont son corps pour support. Photographies, performances, recyclage de ses propres déchets en œuvres d'art, opérations de chirurgie esthétique à but artistique...

Phédon, Platon, GF, 1965

Le corps présenté comme un obstacle à dépasser.

Le Plaisir du texte, Roland Barthes, Paris, Seuil, Tel Quel, 1973

Le corps du texte ou l'art de prendre une métaphore devenue lieu commun au pied de la lettre. Dans la mouvance théorique et artistique des années 60, une réflexion subtile sur l'expérience du texte à laquelle se livrent à corps perdu l'écrivain et le lecteur: "Le plaisir du texte, c'est le moment où mon corps va suivre ses propres idées – car mon corps n'a pas les mêmes idées que moi."

Le Siècle du corps, *Photographies 1900-2000*, Musée de L'Elysée, Lausanne, William A. Ewing (sous la direction de), Editions de La Martinière, 2000

Un livre superbe, qui, en 100 images, toutes accompagnées de textes de présentation riches en analyses formelles, en anecdotes savoureuses ou en indications historiques, traverse le 20^e siècle et montre la conquête du corps, celle des techniques photographiques, la libération des imaginaires, des regards, et les traces de la violence humaine.

Votre obole serait bienvenue!

Format Casier, entièrement réalisé par des élèves et des maîtres bénévoles, est distribué gratuitement à tous les partenaires du collège de Saussure. Votre soutien serait bienvenu pour nous aider à faire face aux coûts d'impression.

Banque cantonale de Genève

1211 Genève 2

En faveur de

A.3208.56.82

Collège de Saussure

Motif versement: Format Casier

